

Dupeuty, Charles Desiré
Paris la nuit



5e TABLEAU, SCÈNE VII.

PARIS LA NUIT,

DRAME POPULAIRE EN CINQ ACTES ET HUIT TABLEAUX,

par MM. Dupeuty et Cormon.

MUSIQUE NOUVELLE DE M. ARTUS.
Décors de **MM. PHILASTRE, CAMBON et BOUILLÉ.**

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS, SUR LE THEATRE DE L'AMBIGU-COMIQUE, LE 28 JUIN 1842.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*	*PERSONNAGES.*	*ACTEURS.*
GUICHARD	M. Matis.	UN GARÇON DE CAFÉ	M. Alexandre.
TIMOLÉON	M. Ch. Pérey.	CÉCILE	Mlle E. Prosper.
JULIEN	M. Bousquet.	ATALANTE	Mlle Hor. Jouve.
MULOT	M. Cullier.	La mère BOUQUIN	Mme Sylvain.
THOMASSEAU	M. Coquet.		

ACTE PREMIER.

Premier Tableau.

Le coucher du soleil. Une petite chambre carrée; au fond une porte donnant sur l'escalier, et une fenêtre donnant sur la rue. On aperçoit les toits des maisons voisines, et dans l'éloignement le clocher d'une église éclairé par les derniers rayons du soleil. Deux portes latérales donnant dans des cabinets. Une table en sapin, deux chaises en paille.

SCÈNE PREMIÈRE.

TIMOLÉON *dans le cabinet de gauche*, JULIEN *dans le cabinet de droite.*

La scène est vide au lever du rideau, on entend sonner une demie à une horloge.

TIMOLÉON.

Hé! Julien!... Julien!...

JULIEN, *encore un peu endormi.*

Hein!...

TIMOLÉON.

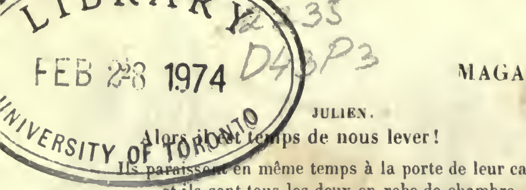
Réveille-toi donc, paresseux!

JULIEN.

Quelle heure est-il?

TIMOLÉON.

Cinq heures et demie du soir à Bonne-Nouvelle; le soleil va bientôt se coucher.



JULIEN.

Alors il est temps de nous lever !

Ils paraissent en même temps à la porte de leur cabinet et ils sont tous les deux en robe de chambre.

TIMOLÉON, *saluant son ami.*

Comment mossieu Julien a-t-il passé... . la journée?

JULIEN, *rendant le salut.*

J'ai ronflé comme un sabot, mossieu Timoléon.

TIMOLÉON.

Moi, je n'ai pas clos ma paupière d'homme.

JULIEN.

A cause?

TIMOLÉON.

A cause que je rêvais à une femme céleste dont je me trouve être amoureux.

JULIEN.

Amoureux, toi! en v'là une bêtise!

TIMOLÉON.

Julien, ne plaisantons pas avec les passions... ça me dure quelquefois six semaines. (*Ouvrant la fenêtre et appelant.*) Mère Bouquin, eh! mère Bouquin, portière de mon cœur!

JULIEN, *appelant aussi.*

Voulez-vous avoir la bonté de nous monter nos z'hardes?

LA MÈRE BOUQUIN, *en dehors, d'une voix perçante.*

On y va.

TIMOLÉON.

C'est sans doute cette cerbère femelle qui a nos pantalons.

JULIEN, *trouvant le sien sur une chaise.*

Pas le mien, toujours; voilà l'objet... (*Le montrant.*) Dire que notre tailleur nous vend ça soixante francs!...

Il entre dans le cabinet.

TIMOLÉON.

Il est vrai que nous ne payons pas... cela nous fait une diminution.

SCENE II.

TIMOLÉON, LA MÈRE BOUQUIN, *avec des habits sur les bras et des bottes à la main.*

LA MÈRE BOUQUIN, *s'arrêtant sur le seuil de la porte.*

Peut-on entrer?

TIMOLÉON.

Pourquoi donc pas, la grosse maman?

LA MÈRE BOUQUIN.

Monsieur, une portière qui se respecte ne s'hasarde pas chez des *jeune homme* sans savoir...

TIMOLÉON.

C'est très-moral... surtout quand cette femme est encore... hé! hé!

Il veut lui prendre la taille.

LA MÈRE BOUQUIN, *le repoussant.*

On est c' qu'on est, monsieur, ça ne regarde personne... que monsieur Bouquin; c'est son droit à c't' homme.

TIMOLÉON.

Respect à sa propriété... mais c'est égal, vous avez encore une taille, un scélérat de physique... et dire que vous n'êtes que portière!... Vous étiez digne d'être concierge. Je vas me ficeler.

Il prend ses effets et entre dans son cabinet.

LA MÈRE BOUQUIN.

A-t-il l'air mauvais sujet c't effronté-là!

JULIEN, *de son cabinet.*

Mère Bouquin, apportez-moi mes bottes, sans vous commander.

LA MÈRE BOUQUIN.

Que j'entre dans votre chambre!... pus souvent! (*Poussant la porte.*) Tendez votre bras. (*Julien passe son bras par la fente.*) Voilà, monsieur... Ces hommes, ça n'a pas plus de décence...

TIMOLÉON, *dans la chambre.*

Mère Bouquin, auriez-vous par hasard un almanach?

LA MÈRE BOUQUIN.

Un almona! pourquoi faire?... est-ce que vous voulez voir le jour de l'*éclisse* de lune?

TIMOLÉON.

Il ne s'agit pas de Phœbé, mais du dieu du jour.

MÈRE BOUQUIN, *à part.*

Comme il parle bien, ce gueusard-là! (*Haut.*) Si ça peut vous suffire, j'ai z-un véritable Matthieu Lansberg qui ne quitte point ma poche.

TIMOLÉON *entre en achevant de s'habiller.*

Voilà notre affaire.

LA MÈRE BOUQUIN.

Ah! c'est une jolie ouvrage.

TIMOLÉON.

Faites-moi donc le plaisir de chercher le 22 février.

LA MÈRE BOUQUIN.

Le jour d'aujourd'hui, c'est marqué... oh!... c'est une véritable prophète... jamais ça ne trompe. 22 février... pluie et brouillard.

TIMOLÉON.

Un ciel superbe... n'importe... passons... voyez un peu à quelle heure le soleil se couche.

LA MÈRE BOUQUIN.

A six heures précises.

TIMOLÉON.

Pour lors dans un quart d'heure, nous pouvons sortir pour prendre notre nourriture. (*Appelant.*) Chaud là, Julien!... j'ai l'estomac d'un creux... le puits de Grenelle, mon cher.

JULIEN, *paraissant.*

Je t'en offre autant.

TIMOLÉON.

Nous allons aller déjeuner, n'est-ce pas?

LA MÈRE BOUQUIN.

Déjeuner à six heures du soir!

TIMOLÉON.

Chacun sa manière.

JULIEN.

C'est la nôtre, femme sensible.

Il lui prend la taille.

LA MÈRE BOUQUIN, *à part.*

Comment! l'autre aussi... ah! ça, c'est donc des monstres! s'ils allaient me séduire... il faut qu'ils s'expliquent. (*Haut.*) Tenez, messieurs, quand on habite la même maison, moi dans ma loge, vous au sixième dessous le même toit, il est bon de se connaître... je vous dirai donc franchement que votre conduite me semble pas mal louche...

TIMOLÉON *et* JULIEN.

Comment cela, s'il vous plaît?

LA MÈRE BOUQUIN.

Bédame! vous vivez à la rebours de tout le monde; vous dormez, vous dormez toute la sainte journée, et dès que la nuit arrive...

JULIEN.

Nous quittons le poulailler.

LA MÈRE BOUQUIN.

Vous déjeunez...

TIMOLÉON.

Quand les autres dînent.

LA MÈRE BOUQUIN.

Vous courez les rues de Paris quand les honnêtes gens...

JULIEN.

Dorment tranquillement du sommeil de l'innocence.

LA MÈRE BOUQUIN.

Et enfin vous rentrez...

TIMOLÉON.

Dès que le blond Phœbus paraît à l'horizon.

LA MÈRE BOUQUIN.

Tout ça n'est pas naturel. Je réponds au propriétaire de la moralité de mes locataires particuliers... voui, mossieu... c'est z-à moi de prendre des éformations de dessus leur compte... et dame... les vôtres...

TIMOLÉON.

On va vous les donner soi-même, grosse méfiante. Monsieur a fait des lettres de change.

JULIEN.

Monsieur les a endossées.

TIMOLÉON.

Monsieur ne les a pas payées.

JULIEN.

Monsieur a oublié de les rembourser.

TIMOLÉON.

Ce qui fait...

JULIEN

Que nous sommes...

TIMOLÉON.

Poursuivis tous les deux!

JULIEN.

Or, comme le bipède appelé créancier n'a le droit de pincer son débiteur que du lever au coucher du soleil...

TIMOLÉON.

Ceci vous explique naturellement pourquoi nous dormons pendant le jour, afin de nous livrer tranquillement pendant la nuit aux douceurs de l'existence.

LA MÈRE BOUQUIN.

Ah! bien! bien! je comprends...

TIMOLÉON.

Allons donc!

LA MÈRE BOUQUIN.

Après tout, on peut ne pas payer ses lettres de change...

TIMOLÉON.

Et payer très-bien le garni de sa portière!... une quinzaine d'avance... rubis sur l'ongle... Paye, Julien; tu es le caissier de la société.

Julien donne de l'argent à la mère Bouquin.

LA MÈRE BOUQUIN.

Messieurs, je suis très-satisfaite... je vois que j'ai z-affaire à des parfaite honnête gens! je dirai plus... vous m'intéressez.

TIMOLÉON.

Ah! mère Bouquin, parole d'honneur, si vous n'étiez pas si vertueuse, nous vous embrasserais.

JULIEN, *bas.*

Parle donc pour toi, eh! toi.

LA MÈRE BOUQUIN.

C'est donc une ben grosse somme que vous devez, mes chers amours?

TIMOLÉON.

Mais non, pas trop... vingt mille balles.

LA MÈRE BOUQUIN, *s'écriant.*

Seigneur mon Dieu!

JULIEN.

Vingt mille francs, dont nous n'avons pas touché le tiers.

LA MÈRE BOUQUIN.

Ah bah!

JULIEN.

Nous avons été flibustés par un nommé Thomasseau.

TIMOLÉON.

Une espèce d'usurier.

JULIEN.

Un gueux fini.

TIMOLÉON.

Qui, au lieu d'argent, nous a donné une cargaison de rhum.

JULIEN.

Des souricières.

TIMOLÉON.

Et un chameau que nous avons promené dans Paris pendant quinze jours.

JULIEN.

Aussi, quand celui-là nous pincera....

TIMOLÉON.

On lui payera des cerises à la mi-carême.

LA MÈRE BOUQUIN.

Jeunes gens, s'il vient des figures suspectes vous demander... Connais pas!

TIMOLÉON, *lui prenant la main et la taille.*

Madame Bouquin, vous êtes l'ornement de votre sexe.

LA MÈRE BOUQUIN.

Mauvais garnement! je vas faire vos chambres pendant que vous êtes dans le salon. (*Entrant à gauche.*) Allons, allons, c'est des *bonne* enfants.

SCÈNE III.

TIMOLÉON, JULIEN.

JULIEN.

J'espère que le Thomasseau aura perdu nos traces, et qu'il ne viendra pas nous relancer à notre sixième étage.

TIMOLÉON.

Faudrait être plus malin que lui.

JULIEN.

Ça nous donnera le temps de nous retourner, de prendre des arrangements.

TIMOLÉON.

Pourquoi faire?

JULIEN.

Dam, pour le payer!

TIMOLÉON.

T'es malade?

JULIEN.

Faudra bien finir par là, n'est-ce pas?

TIMOLÉON.

Je n'en vois pas l'urgence.

JULIEN.

Thomasseau nous a escroqués, c'est possible...

TIMOLÉON.

C'est certain.

JULIEN.

Mais nous, nous..

TIMOLÉON.

Eh bien, nous... va donc!

JULIEN.

Tiens, il y a des instants où je me reproche la manière dont tu nous as fait prêter cet argent.

TIMOLÉON.

Qu'est-ce qu'elle a donc, c'te manière, pour blesser monsieur?

JULIEN.

Dire que nous sommes des fils de famille..

TIMOLÉON.

Eh bien, quoi! est-ce que tu nous prends pour de la gnognotte? Je n'ai pas de fortune, c'est vrai; mais je pourrais en avoir. J'ai signé avec toi des lettres de change, c'est encore vrai; mais moi aussi j'en ai des lettres de change, qui me viennent de l'héritage de mon père. (*Tirant de sa poche un portefeuille.*) Il y a là dedans pour cent mille francs de papier, à moi. Tout est en règle: jugement, débouté, prise de corps, et cœtera, et cœtera, contre un nommé Morin. Malheureusement, ledit escroc a filé aux États-Unis; mais si jamais il reparaissait... Cent mille francs! dis donc, Julien, quelle noce! nous en aurions au moins pour un an.

JULIEN.

En attendant, nous devons vingt mille francs à Thomasseau, et nous ne pouvons pas payer.

TIMOLÉON.

Alors, c'est comme si nous ne devions rien. Tiens, tu ferais bien mieux de penser à Atalante, c'te pauvre biche... elle qui t'adore.

JULIEN.

O! mon Dieu! moi aussi je l'adore; du moins tu me le répètes toujours; je l'idolâtre même, si tu veux; mais je ne l'aime pas beaucoup.

TIMOLÉON.

Julien, penseriez-vous encore à vos amours de village?

JULIEN.

Oh! non, non, c'est fini, je te le jure.

TIMOLÉON.

Vrai?... Et qu'est-ce qui t'a fait prendre cette belle résolution?

JULIEN.

Écoute, Timoléon; je vais tout te dire. Au milieu de nos plaisirs, de nos folies, j'avais toujours un fonds de tristesse; je me disais: Cette pauvre Cécile est là-bas qui m'attend; elle est sans doute bien malheureuse: et cette idée-là me faisait du mal; enfin j'ai voulu te quitter.

TIMOLÉON.

Eh bien, c'est gentil!

JULIEN.

J'avais prié un ancien camarade du pays de s'informer de ce qu'elle faisait, si elle pensait toujours à moi, si elle pourrait me pardonner.

TIMOLÉON.

Eh bien?

JULIEN.

Ne songe plus à elle, m'a-t-on dit; elle aussi a quitté le pays quelque temps après toi; et maintenant les jeunes filles du village ne prononcent plus son nom qu'avec mépris.

TIMOLÉON.

Et on ignore ce qu'elle est devenue?

JULIEN.

Tout à fait.

TIMOLÉON.

Elle était pauvre, jolie, je le devine.

JULIEN.

Ne parlons jamais de ça; il n'y a plus qu'une personne que je regrette au village: mon pauvre oncle Guichard, un second père pour moi, une amitié, un attachement... Si jamais il me rencontre, il est dans le cas de me tuer.

TIMOLÉON.

Allons donc! pas de ces idées-là, monsieur Julien; vous me faites du chagrin, et le chagrin m'altère. Versez-moi une larme de rhum, une grosse larme; pendant que je vais faire mon courrier.

Il se met à la table.

JULIEN, *prenant deux verres et la bouteille sur la cheminée.*

Bah! au fait, tu as raison, il faut s'amuser, jouir de la vie. (*S'approchant de Timoléon un verre de chaque main.*) A qui donc écris-tu là? Une nouvelle, je parie.

TIMOLÉON, *pliant la lettre.*

Juste! une sylphide, une giselle, qui demeure dans la maison, et qui m'a incendié l'imagination à première vue... A ta santé, petit vieux.

Ils trinquent et vont pour boire; on frappe à la porte; ils s'arrêtent.

TIMOLÉON *et* JULIEN.

Chut !

JULIEN, *à voix basse.*

C'est peut-être notre créancier...

TIMOLÉON.

Ou un garde du commerce... (*Se tournant vers la fenêtre.*) Et cet animal de dieu du jour qui n'est pas couché!

UNE VOIX. *en dehors.*

Monsieur Julien Guichard, s'il vous plaît!

JULIEN.

C'est Atalante !

TIMOLÉON *et* JULIEN, *criant.*

Entrez!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, ATALANTE.

ATALANTE, *entrant.*

Cent quarante-trois, cent quarante-quatre, cent quarante-cinq... Ouf! s'il est permis de demeurer à des étages pareils! On peut dire, en venant chez vous, que vous êtes des gens bien élevés. Ah!... Dieu!... je suis rendue, et je prendrais bien...

JULIEN.

Une chaise, mon Andalouse...

ATALANTE, *lui prenant son verre.*

Non; une goutte de quèque chose pour me remettre.

TIMOLÉON.

Bravo! prends un autre verre, Julien, et buvons à nos amours.

ATALANTE.

C'est-y du doux ?

TIMOLÉON.

Un sirop, ma chère...

ATALANTE, *goûtant la liqueur.*

Dieu ! que c'est raide! peut-on boire des choses pareilles!... (*Elle avale d'un trait le reste du petit verre.*) J'aime mieux le punch.

TIMOLÉON.

En v'là une qui est sur sa bouche!...

JULIEN.

Le fait est que ma lionne a toujours une soif féroce.

ATALANTE.

C'est vous qui en êtes l'auteur, Julien.,. Pourquoi que vous me faites des peines abominables?

TIMOLÉON, *gravement.*

Madame a des peines de cœur?

ATALANTE.

Oui, monsieur; c'est pourquoi que je réclame la parole et un moment de silence... (*Prenant un air solennel.*) Messieurs...

TIMOLÉON.

Excusez, que j'allume ma pipe.

ATALANTE.

Ah ben, si vous m'interrompez...

JULIEN.

N'interromps donc pas madame.

TIMOLÉON, *prenant sa pipe sur la table.*

Voilà qui est fait.

Il brûle une allumette chimique et allume sa pipe, puis il met une chaise entre ses jambes. Julien s'assied en face de lui. Atalante est au milieu.

ATALANTE, *pendant ce jeu de scène.*

J'étais en train d'avoir de l'éloquence... Dépêchez-vous donc... ça y est-il?

TIMOLÉON, *fumant.*

Ça y est!

ATALANTE.

Je commence par le commencement. (*Reprenant sa gravité.*) Messieurs...

JULIEN, *qui a tiré un cigare de sa poche.*

Passe-moi du feu, s'il vous plaît.

Timoléon lui donne sa pipe.

ATALANTE, *se fâchant.*

Ah ben, non! j'aime mieux m'en aller.

TIMOLÉON.

N'interromps donc pas madame.

JULIEN, *fumant.*

Ça y est, mon Dieu, ça y est!

Moment de silence. Atalante regarde fumer Julien et Timoléon, puis elle tire de sa poche une cigarette.

ATALANTE, *se penchant vers Julien.*

Sans vous déranger, mon bourgeois...

TIMOLÉON.

A la bonne heure, au moins; on sait vivre.

ATALANTE, *prenant une chaise et s'asseyant entre Julien et Timoléon.*

En trois mots, voilà l'affaire... Ne croyez pas au moins que je soye venue ici sous le prétexte futile de prendre un petit verre et de fumer ma cigarette.

TIMOLÉON *et* JULIEN.

Oh! jamais!...

ATALANTE.

La démarche est hardie; mais elle est pleine de convenance. (*Elle fume; Julien et Timoléon en font autant.*) Voilà six semaines environ que le sieur Julien, ci-présent, m'a fait l'offre flatteuse de son cœur... J'ai accepté; je dirai même que nous avons fait échange.

Elle regarde Julien tendrement et lui fume au nez.

JULIEN, *lui prenant la main.*

Cette chère Atalante !...

Timoléon fait par derrière le geste de les bénir.

ATALANTE.

Mais voilà assez longtemps que ça dure, et il faut en finir.

JULIEN.

Comment en finir!

ATALANTE.

Je suis compromise... Toute la passementerie, toute la rue aux Fers sait que je porte ceux de monsieur... On jase, on cancanne; ça m'humilie dans ma fierté... Bref, je viens demander à monsieur Julien s'il compte bientôt tenir sa promesse et m'épouser.

TIMOLÉON.

Comment qu' vous dites ça, vous ?...

ATALANTE, *se levant.*

Monsieur Timoléon, vous allez me faire pleurer... ou bien encore je vas vous sauter à la figure, je vous en préviens.

JULIEN, *se levant et emportant sa chaise à part.*

Elle est bonne là avec son mariage.

ATALANTE.

Vous ne répondez pas, *mosieur*..... Eh bien, alors je vous fais mes adieux pour la vie. Tiens, je suis éteinte... Une fois, deux fois, vous ne répondez pas ?

JULIEN.

Certainement je ne demande pas mieux..... mais... ma famille...

TIMOLÉON.

Ses grands parents...

JULIEN.

Plus tard...

TIMOLÉON.

Après le carême... à Pâques.

ATALANTE.

A Pâques, à Pâques, ça m'a joliment l'air de la chanson de Malbrough ! Enfin... j'attendrai.

TIMOLÉON.

Eh ! allons donc... Ah ça, mes enfants, nous ne nous quittons pas.

JULIEN.

D'abord chez le restaurateur.

ATALANTE.

Ah ! oui, avant tout, mangeons.

TIMOLÉON.

Ensuite nous filons à l'Ambigu... et la nuit au bal masqué !

ATALANTE ET JULIEN.

Adopté !

TIMOLÉON, *avec fatuité.*

J'espère avoir l'honneur de vous présenter une jeune personne...

ATALANTE.

Qui donc ça ?

JULIEN.

Une conquête qu'il n'a pas encore faite.

ATALANTE.

Eh bien, alors ça fera le quadrille complet... Nous souperons à quatre, nous rirons à quatre, nous danserons à quatre, ça sera délirant ! C'est ma vie, c'est ma vocation...

AIR : *Mon Aldégonde.*

Je suis grisette
Complète,
Bon cœur et mauvaise tête.
Fillette
Aimante et gentillette,
Coquette,
Enfin, viv' lorette.
Type chéri
De Gavarni.
Lionne,
Mais bonne,
Je prends ou je donne
Une tendre aumône.
Voilà,
Ça me va.

Il faut me voir, nageuse téméraire,
Sur la rivière,
Au pont d'Asnière.
A moi la rame, à moi barque légère,
Gai canotier,
C'est mon métier.
Mais l'hiver nous ramène le bal,
Le bacchanal,
Le carnaval.

Le canotier est débardeur,
Et le cancan, vu l'inspecteur,
Se danse avec pudeur.
Le Champagne saute en l'air,
Puis le cigare... il m'est si cher,
Que je tiens tête au plus fier,
Et fume comme Abd-el-Kader.

Je suis grisette, etc.

Reprise en chœur.

SCÈNE V.

LES MÊMES, LA MÈRE BOUQUIN.

LA MÈRE BOUQUIN, *entrant.*

Ciel ! du sexe chez mes locataires !

JULIEN.

C'est... c'est ma cousine.

ATALANTE, *d'un ton protecteur.*

Madame est votre concierge, Julien..... elle a une très-bonne tête.

Révérence de Mme Bouquin.

TIMOLÉON.

Et un cœur bien supérieur encore... Si jamais je suis millionnaire, je la prends dans mon hôtel et je lui fais des rentes... En attendant, mère Bouquin, obligez-moi de porter ce billet à son adresse.

LA MÈRE BOUQUIN, *regardant la lettre.*

Il n'y en a pas d'adresse.

TIMOLÉON.

On va vous la dire... l'étage au-dessous, porte pareille... une jeunesse entre dix-neuf et vingt.

LA MÈRE BOUQUIN.

Comment ! c'est pour elle... vous la connaissez donc?

TIMOLÉON.

Je la connais pour l'avoir rencontrée sur l'escalier.

LA MÈRE BOUQUIN.

Et vous êtes assez osé pour lui écrire ?

ATALANTE.

Tant de légèreté ! ah ! ce nest pas bien, monsieur Timoléon.

TIMOLÉON.

Une simple invitation de bal, madame, il n'y a pas grand mal à ça... avec offre de mon cœur et d'une bouteille de vin de Champagne.

LA MÈRE BOUQUIN, *sérieusement.*

Gardez votre lettre, monsieur..... ce n'est pas moi qui me chargerai de cette commission-là.

TIMOLÉON.

Vous ne voulez pas gagner la pièce, mère Bouquin ?... non ?... Eh bien, on se passera de vous, et je vais moi-même...

LA MÈRE BOUQUIN.

C'est inutile... vous ne trouverez personne..... la jeune fille est en journée.

TIMOLÉON, *à part.*

Diable! c'est gênant.

LA MÈRE BOUQUIN, *vite.*

Oui, monsieur, et dans une maison respectable... rue Charlot, nº 19, ousque je vas l'aller chercher sur le coup de huit heures... Mais c'est que je veille sur elle comme dessus mon enfant... C'est si sage, si rangé... ça travaille jour et nuit.

TIMOLÉON, *étonné.*

Pas possible!

Julien et Atalante écoutent.

ATALANTE.

Le sort de cette enfant m'intéresse!

LA MÈRE BOUQUIN.

Ça ne reçoit âme qui vive... Jamais de promenade, jamais de danse ou de spectacle... ça ne sort que le dimanche pour aller à l'église prier le bon Dieu comme un petit ange que ça est..... et puis pour se distraire elle vient travailler dans ma loge et je lui chante des complaintes.

TIMOLÉON, *sérieusement.*

Ça doit bien l'amuser.

LA MÈRE BOUQUIN, *continuant.*

Et quand je lui dis qui n'y a pas de bon sens de se tuer le corps et l'âme sur l'ouvrage comme elle fait... Mère Bouquin, qu'elle me répond, quand on travaille on ne pense pas à mal faire... et là-dessus elle en abat, elle en abat!...

ATALANTE.

Vous le voyez, monsieur Timoléon, cette jeune fille a droit à vos respects.

TIMOLÉON, *bas, à Atalante.*

Est-ce qu'on ne va pas bientôt se taire ?

LA MÈRE BOUQUIN.

Ainsi, mon joli locataire... il n'y a rien là pour vous... vous perderiez vos pas, vos démarches et votre belle jeunesse... (*Reprenant son balai*). Je vas achever le ménage.

Elle entre à droite et revient en scène un moment après.

JULIEN, *riant.*

Enfoncé ta conquête, grand vainqueur.

TIMOLÉON.

Ah! tu crois ça, toi. (*Changeant de ton.*) Le fait est que je suis vexé.

ATALANTE.

En attendant, v'là qu'il se fait tard... Je propose d'aller dire deux mots au restaurateur.

TIMOLÉON.

Ça va... ça va...

JULIEN, *effrayé.*

Un moment, il fait encore jour.

TIMOLÉON.

Bah! bah! dans dix minutes le soleil sera couché... et le Thomasseau ne sera pas là planté juste à propos pour nous pincer.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, THOMASSEAU.

THOMASSEAU, *poussant la porte du fond, qui était restée entr'ouverte.*

C'est ce qui vous trompe, messieurs et amis.

JULIEN.

Ah! fichtre!

TIMOLÉON.

Nous sommes fumés!

ATALANTE, *à part, à Julien.*

Quel est ce vieux laid ?

THOMASSEAU.

Ah! je vous déniche donc à la fin... beaux oiseaux voyageurs... et ce n'est pas malheureux, Dieu merci!

LA MÈRE BOUQUIN, *qui a reparu à l'entrée de Tomasseau.*

Ça doit être l'homme aux souricières.

THOMASSEAU.

Car voilà deux mois que vous me faites trimer d'importance, messieurs et amis... Mais le garde du commerce est en bas avec le fiacre, je vous en fais la politesse.

JULIEN ET TIMOLÉON.

Merci!

THOMASSEAU, *ouvrant un almanach.*

22 février.

LA MÈRE BOUQUIN.

Pluie et brouillard.

THOMASSEAU.

Le soleil se couche à six heures précises, il est moins le quart! Oh! je me tiens au courant depuis un mois.

JULIEN.

Comme nous.

TIMOLÉON.

Ah! c'est un coup de massue.

Il s'assied sur une chaise qui se brise.

LA MÈRE BOUQUIN.

Ah! Seigneur! v'là qui défonce mon mobélier.

ATALANTE.

Ah! monsieur... si les pleurs de l'innocence...

THOMASSEAU.

Certainement, ma belle demoiselle, vous êtes très-attendrissante quand vous essayez de pleurer... Mais arrêtez vos sanglots, Clichy est une très-jolie maison de campagne... intra muros. . ces messieurs y seront très-bien... l'air y est des plus purs et le séjour en est vraiment fort agréable... vous pourrez aller leur rendre visite si le cœur vous en dit...

ATALANTE.

Certainement qu'on ira voir son cousin.

THOMASSEAU.

Allons.. ne flânons pas... nous sommes pressés.

LA MÈRE BOUQUIN.

Ah! monsieur! je ne sais pas qui vous pouvez t-être... mais quand on donne à des jeune homme un dromadaire pour de la bonne argent, on est tout de même un pas grand chose.

THOMASSEAU.

Silence, vieille femme!

LA MÈRE BOUQUIN.

Manant!

THOMASSEAU, *regardant autour de lui.*

Mais au fait... j'ai droit de saisie... et voilà un mobilier qui me semble assez gentil.

LA MÈRE BOUQUIN.

Monsieur, il m'appartient...

THOMASSEAU, *regardant.*

On connaît ça...

LA MÈRE BOUQUIN.

C'est une horreur! c'est une infamie!

THOMASSEAU.

Deux jolies chambres... et par là... encore une... Voyons donc... voyons donc...

Il entre dans la chambre.

TIMOLÉON, *courant à la porte.*

Examinez à votre aise, monsieur Thomasseau.

Il l'enferme.

TOUS, *riant.*

Ha! ah! ah!

LA MÈRE BOUQUIN.

C'est pain bénit.

THOMASSEAU, *en dedans.*

Messieurs! messieurs!

TIMOLÉON.

Un peu de patience.

LA MÈRE BOUQUIN.

Moi, je vais chercher ma petite locataire.

TIMOLÉON, *mettant son habit.*

La petite voisine. Oh! quel trait de lumière! mère Bouquin, obligez-moi de me donner ma montre.

LA MÈRE BOUQUIN.

Vot' montre?

JULIEN.

T'as une montre?...

TIMOLÉON, *le poussant.*

Je l'ai laissée sur la petite table près du lit.

LA MÈRE BOUQUIN.

J'en ai jamais vu!

Elle entre.

TIMOLÉON, *qui l'a suivie, fermant la porte.*

Et de deux.

JULIEN.

Comment! tu l'enfermes?

TIMOLÉON.

J'ai mon idée.

Six heures sonnent.

TOUS.

Partons! partons!

THOMASSEAU, *en dedans.*

Messieurs! messieurs!...

LA MÈRE BOUQUIN, *frappant.*

Monsieur! monsieur!

TIMOLÉON.

Ah! vous vouliez nous enfermer!...... Eh bien, c'est moi qui vous coffre... Le corbeau et la chouette sont en cage... Jolis oiseaux, déployons nos ailes... Voici la nuit... le jour commence pour nous...

Ils sortent tous trois par le fond. Thomasseau et la mère Bouquin frappent à coups redoublés. Le soleil couchant paraît en dehors.

Deuxième Tableau.

Le boulevard, pris à l'entrée de la rue Saint-Denis. A gauche, le marchand de vin. A droite, un café. Au fond, la Porte Saint-Denis. A gauche et à droite, le boulevard. Le gaz est allumé, les boutiques sont éclairées. Il est onze heures du soir.

SCÈNE PREMIÈRE.

Au lever du rideau, des passants vont et viennent dans toutes les directions. Un omnibus est arrêté au coin du boulevard, une personne en descend, une autre personne y monte; le conducteur crie : *Complet!* l'omnibus part. Une marchande a placé sa petite voiture devant le café. Du côté opposé, devant le marchand de vin, un joueur d'orgue est entouré d'ouvriers, de femmes et d'enfants; il chante. Un homme est assis au coin du boulevard, il a une petite lanterne rouge; il crie de temps en temps : *le Messager, le Moniteur parisien!* Un autre : *Une stalle, moins chère qu'au bureau!* A côté de lui, est un autre homme avec une petite table à deux chandelles; il crie : *Allumettes chimiques allemandes, bonnes veilleuses!* Quand le rideau lève, tous ces différents groupes agissent en même temps.

LE JOUEUR D'ORGUE, *d'une voix enrouée.*

O ma belle Italie!
Je vais donc te revoir!
Ta brise si jolie
Remplit mon cœur d'espoir.

(*Après le couplet.*) Recueil de chansons nouvelles, deux sous.

Le groupe se disperse. Le joueur d'orgue charge son instrument sur son dos et s'éloigne. Pendant ce jeu de scène, on voit Guichard qui sort du cabaret en remettant de l'argent dans sa poche, et Mulot qui arrive du côté du boulevard.

SCÈNE II.

GUICHARD, MULOT.

GUICHARD.

Onze heures... J'ons, ma foi, ben le temps d' voir la dernière aque... et pis de r' veni à man poste. (*Il se rencontre avec Mulot.*) Tiens, c'est l'ami Mulot !

MULOT.

Le père Guichard !

GUICHARD.

Et comment qu'ça va, vieux ?

MULOT.

Pas mal, et toi, pays?

GUICHARD.

Ça va-t-et ça vient, comme on dit.

MULOT.

Mais quel hasard de te rencontrer dans Paris, à cette heure ?

GUICHARD.

Ah! bédam, oui, qu' c'est drôle.

MULOT.

Est-ce que ta charrette est déjà à la Halle?

GUICHARD.

Oh! que non!... all' est en route.

MULOT.

Et comment que t'es venu ?

GUICHARD.

Par la diligence Touchard, donc! à seule fin d'arriver à bonne heure, pour des raisons conséquentes.

MULOT.

Ah! c'est différent.

GUICHARD, *montrant sa contre-marque.*

Et j'sis entré au pestacle, l'histoire de rire et de flâner un brin, en attendant mon heure.

MULOT.

Ton heure!... Quelles diables d'affaires peux-tu avoir à minuit?

GUICHARD.

Oh! dame, des afféres... (*Avec importance et mystère.*) J'ai zévu des nouvelles de man neveu.

MULOT.

Bah! du petit Julien, qui a quitté le pays avant que j' vinssions m'établir à Paris... Même qu'il a planté là sa cousine... car je me souviens que t'avais aussi une nièce... une mam'selle Cécile, la fille de ton autre frère.

GUICHARD, *sérieusement.*

Ma nièce, vois-tu, j'veux pas en parler.

MULOT.

Je comprends : elle aura mal tourné.

GUICHARD.

J' te conterai ça queuq' jour... Pour c' qu'est du gas, du p'tit Julien... j' crois qu'il y a de la ressource.

MULOT.

C'est donc un bon sujet?

GUICHARD.

C'est un scélérat fini.

MULOT.

Bah!

GUICHARD.

L' crime i a passé dans le sang.

MULOT.

Alors, pourquoi que tu viens?

GUICHARD.

Allez, marchai... Tant qu'il a dévoré son propre bien, l'héritage d' mon pauv' frère... j'ai dit : Laissons-y *fére*... une fois et quand qu'il n'éra pas d'beurre *fédra* ben qu'i mange son pain sec.

MULOT.

T'as raison: le pain sec, ça forme la jeunesse.

GUICHARD.

Oui, mais v'là qu' l' brigand i veut manger l'beurre aux autres, à c't' heure, et c'est pas d' la probité, ça, non!... c'est quasiment comme qui dirait une espèc' d' vol, que de s'faire avancer des écus qu'on n' pourra point rendre.

MULOT.

Et tu souffrirais ça, toi?

GUICHARD.

Mè... parmettre qu'un Guichard donne à gauche et tarnisse not' nom!... faudra qu'i n' coule pus d' sang dans ces veines-là, vois-tu!

MULOT.

Eh bien! qu'est-ce que tu lui diras?

GUICHARD.

J'i dirai, j'i dirai avec douceur : Canaille que t'es, veux-tu t'en venir avec mè, et travailler comme un honnête homme; l' veux-tu?

MULOT.

Et s'il te répond qu'il ne le veut pas?

GUICHARD.

Oh bé! alors j' li appliquerai tout uniment d' ces raisons-là sur la colonne Gibraltar. (*Il fait jouer son bâton.*) Et quand j' l'aurai ben rossé, je le flanque sur man charrette et je l'emmène à la farme... V'là c' que je f'rai... aussi vrai que l' bon Dieu est bon.

MULOT.

Toujours le même!

On passe dans le fond.

GUICHARD.

Toujou... Ah! c'est que j' ne badine point, vois-tu! il faut marcher drai. Tiens, aregarde un peu par ici... vois-tu c' biau café?

MULOT.

Oui.

GUICHARD.

C'est là qu'i vient tous les jours, sur l' coup de ménuit, avec un tas de propres à rien, faire des bombances à révolter la nature.

MULOT.

Qu'est-ce qui t'a dit ça?

GUICHARD.

Qui qui m'a dit ça?... l' vieux père Clairet, l' coquetier d' cheux nous, qui vient vend' son lait et ses œufs à c' te boutique-là... et qui l'a vu sortir un matin dans un état... il offensait les murailles des deux côtés de la rue.

MULOT.

Et il t'a écrit alors?

GUICHARD.

Non; il m'a-z-averti... Pierre, qu' j'ai dit ben vite, c'est tè qui mènera la voiture à l'halle, c'te nuit... Mè, j' sis pressé d'arriver... faut que j' casse les reins à man neveu... Et là dessus, en route avec la mignonne. (*Il montte sa trique.*) Ah! mais j' sis monté comm' tout!... Viens prendre un canon...

MULOT.

Non... non, l'ouvrage m'attend à la maison, faut pas laisser refroidir le four.

GUICHARD.

Rien qu'un canon, qu'on t' dit.

MULOT.

Et ton spectacle, que tu oublies.

GUICHARD.

Ah! bah! j'ai fait qu'un somme tout l' temps... il y avait là un bêtât d'oncle qui revenait d'Inde et qui faisait des grands bras, et un tas de morale embêtante... et pis qui baillait sa bénédiction... Ah bé! oui... j' comprends pas ça, mè... La morale normande... une volée de bois vert... Allai, marchai.

Il entraîne Mulot au cabaret; pendant qu'ils sortent, les divers cris des marchands se font de nouveau entendre: *Une stalle, une stalle, mon bourgeois! Le Messager! Deux sous le bon Portugal! régalez donc vot' dame, ma pratique!* La marchande d'oranges pousse devant elle sa voiture et disparaît. Le marchand de veilleuses s'en va. Pendant ce petit jeu de scène, Timoléon arrive donnant le bras à Cécile.

LA MARCHANDE D'ORANGES.

Régalez-donc vot' dame, mon bourgeois.

CÉCILE.

Non, merci.

SCÈNE III.

TIMOLÉON, CÉCILE.

TIMOLÉON, *à Cécile.*

Si vous le voulez bien, ma charmante voisine, nous n'irons pas plus loin.

CÉCILE.

J'allais vous le demander, mon voisin.

TIMOLÉON, *montrant le café.*

C'est ici le local où ma société doit nous retrouver en sortant du spectacle.

CÉCILE.

C'est donc ici que je vais vous quitter.

TIMOLÉON.

Me quitter! si tôt... quand vous m'aviez permis de vous reconduire!

CÉCILE.

Cela a dû vous étonner, j'en conviens...

TIMOLÉON.

Je ne m'étonne jamais de rien... Quand on possède comme moi un air respectable... D'ailleurs, ne vous ai-je pas dit que je venais de la part de la mère Bouquin...

CÉCILE.

Pauvre femme! il faut qu'elle soit bien indisposée pour n'être pas venue...

TIMOLÉON.

Du tout, je vous jure... seulement il lui a été impossible de sortir, par des circonstances indépendantes de sa volonté.

CÉCILE.

Je ne suis pas tranquille, et maintenant que me voilà dans un quartier où je n'ai plus rien à craindre, permettez-moi de vous remercier et d'aller la rejoindre.

Elle le salue et va pour sortir.

TIMOLÉON, *l'arrêtant.*

Un moment, je vous en prie, dix minutes seulement, ô belle fugitive!

CÉCILE.

Eh bien! j'y consens.

TIMOLÉON, *à part.*

Ça mord, ça mord!

CÉCILE.

Mais à une condition: c'est que vous vous bornerez à répondre à mes questions.

TIMOLÉON.

Si ça vous amuse... mais cependant j'aurais bien aimé à savoir votre nom... moi je m'appelle Timoléon; c'est gentil, n'est-ce pas?

CÉCILE.

Mon nom, permettez-moi de ne pas vous le dire, et si vous l'apprenez par un autre, promettez-moi de ne le répéter à personne.

TIMOLÉON.

Tiens! pourquoi donc ça?

CÉCILE.

Prenez garde! c'est une question: je m'en vais.

TIMOLÉON.

Eh bien! non, non... je réponds, je ne fais que répondre. (*A part.*) Elle veut des renseignements sur ma moralité.

CÉCILE, *avec un peu d'hésitation.*

Vous n'occupez pas seul, monsieur Timoléon, le logement que vous avez loué tout nouvellement dans la maison que nous habitons.

TIMOLÉON.

Non, belle inconnue, Oreste a son Pylade, nous perchons... (*se reprenant*) nous demeurons deux dans ce domicile politique... votre serviteur et son ami de collége, un jeune France, fort riche comme moi, un jeune homme aimable dans mon genre, le nommé Julien Guichard.

CÉCILE, *à part.*

C'est lui! je ne m'étais pas trompée!

TIMOLÉON.

Vous voyez que votre chevalier n'a pas de mauvaises connaissances.

CÉCILE, *s'efforçant de sourire.*

Cela dépend des visites que vous recevez.

TIMOLÉON.

Ah! je vois ce que c'est... une petite femme... Atalante, que vous aurez aperçue sur l'escalier...

je conçois votre erreur, je l'excuse... une jeune fille qui escalade nos six étages... On doit dire tout de suite : C'est pour le beau Timoléon... Eh bien, parole d'honneur, on me calomnie; ce n'est pas pour ça que cet ange déchu monte si près du ciel.

CÉCILE.

Mais pour qui donc alors ?... (*A part.*) Mon Dieu, serait-ce pour Julien?

TIMOLÉON.

Pour qui?... J'ai promis de répondre et je répondrai... Acceptez la partie projetée, et là vous saurez tout... Après souper, un bal superbe à l'Ambigu, cent musiciens et quarante tambours de la garde nationale...

CÉCILE.

Monsieur Timoléon, je ne vais jamais au bal; mais ne sommes-nous pas voisins? Et ce secret, si je vous permets de me revoir, ne me le direz-vous pas?

TIMOLÉON.

Me permettre de vous revoir!... Quoi vous avez dit ça?...

CÉCILE, *simplement.*

Oui.

TIMOLÉON.

O suaves paroles!... c'est doux comme une contredanse de Musard... Inconnue, sylphide, houri de Mahomet, amour des amours, laissez-moi vous accabler des noms les plus tendres, en attendant que je sache le vôtre.

La mère Bouquin a paru pendant ces derniers mots de la scène ; elle reconnaît Cécile, et s'avance tout à coup entre elle et Timoléon.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LA MÈRE BOUQUIN.

Au commencement et pendant toute la scène, de temps à autre, on passe au fond.

LA MÈRE BOUQUIN.

Ah! je vous rattrape à la fin.

TIMOLÉON.

Dieu! la Bouquin!

LA MÈRE BOUQUIN.

Scélérat! monstre que vous êtes!... Ah! je suis morte!... Oh! la rate!...

CÉCILE.

Eh! mon Dieu! comme vous voilà essoufflée!... d'où venez-vous comme ça?...

LA MÈRE BOUQUIN.

D'ous que je viens, chère enfant, de la rue Charlot, dont le concierge m'a dit que vous étiez partie. (*A Timoléon.*) Brigand!

CÉCILE.

Mais que vous a fait monsieur, pour que vous le traitiez ainsi?

LA MÈRE BOUQUIN.

Je déposerai ma plainte, infamie que vous êtes... enfermer une femme de mon âge, me faire gémir pendant trois heures!... que sans monsieur Bouquin j'y serais encore ainsi que votre autre victime... Et tout ça pour courir après une jeunesse, afin de la séduire et de la détourner de son chemin.

CÉCILE.

Mais du tout! monsieur m'a rencontrée, et il s'est offert très-poliment pour me servir de cavalier.

LA MÈRE BOUQUIN.

Ce n'est qu'un faux, un horrible faux comme tous ses semblables... Ah! Dieu! les horreurs d'hommes!... Si j'étais gouvernement, je les fusillerais tous!

CÉCILE, *souriant.*

La bonne madame Bouquin reviendra, je l'espère, sur la mauvaise opinion qu'elle a de vous ce soir.

LA MÈRE BOUQUIN.

Jamais! au grand jamais!

CÉCILE.

Et même je suis sûre qu'elle m'approuvera quand elle saura pourquoi je vous permets de venir me voir.

TIMOLÉON.

Ah! ah! vous l'entendez, maman?

LA MÈRE BOUQUIN.

C'est-à-dire que j'en tombe de mon n'haut.

TIMOLÉON, *à Cécile.*

C'est égal! je regrette notre souper, notre bal... et je suis sûr que Julien sera vexé... Et Atalante donc!

CÉCILE.

Que dites-vous?

TIMOLÉON.

Eh bien! oui, Atalante et Julien, le couple sentimental... ma foi, ça m'est échappé.

Il va regarder au fond.

CÉCILE.

Ah! mon Dieu!... lui! avec une autre femme... ah! mais non... non... c'est impossible.

LA MÈRE BOUQUIN, *à part.*

Elle se parle toute seule... il lui a tourné la tête, c'est sûr.

CÉCILE, *à part.*

Il faut à tout prix que je connaisse la vérité. (*Essuyant ses yeux.*) Oui, ce ne sont pas des larmes, c'est du courage qu'il faut ici.

TIMOLÉON, *toujours au fond.*

Ah! les voilà enfin... Julien entre chez le parfumeur pour payer des gants à sa belle... Jobard, va!

Il redescend la scène.

CÉCILE, *allant vivement à lui.*

Monsieur Timoléon... vous m'avez dit que vous désiriez me voir.

TIMOLÉON.

Certainement... c'est convenu, demain.

CÉCILE.

Non... ce soir, aujourd'hui même.

TIMOLÉON.

Bah! (*A part.*) Oh! caprice de femme!

CÉCILE.

Attendez-moi ici dans une heure... seul.

LA MÈRE BOUQUIN.

Bonté divine! elle lui donne un rendez-vous!

TIMOLÉON.

J'y serai, j'y serai, femme céleste.

LA MÈRE BOUQUIN.

Mon enfant, ma pauvre enfant! mais vous êtes donc devenue folle... Allons-nous-en, allons-nous-en.

CÉCILE.

Oui, partons. (*A Timoléon.*) A bientôt, et surtout de la discrétion... pas un mot à vos amis...

TIMOLÉON.

Je suis muet. (*A la mère Bouquin.*) Digne Bouquin, j'espère que vous n'emportez pas la haine dans votre cœur de femme.

LA MÈRE BOUQUIN.

N'approchez pas, ou je crie à la garde.

Elle sort avec Cécile.

SCÈNE V.

TIMOLÉON *d'abord seul, puis* JULIEN, ATALANTE, *et un peu après* THOMASSEAU.

TIMOLÉON.

J'espère qu'en voilà un de triomphe. (*Avec fatuité.*) Je produis le même effet sur toutes les femmes... Seulement... pas de bêtise... j'ai promis d'être discret... je le serai. (*Entrée de Julien et d'Atalante.*) Ah! les voilà! pauvre Julien, condamné à l'Atalante à perpétuité.

JULIEN, *entrant.*

Je vous dis, Atalante, que vous me ruinez en gants jaunes et en cigarettes.

ATALANTE.

Ah! par exemple! peut-on dire!

TIMOLÉON.

Vous finirez par nous faire faire de mauvaises affaires.

ATALANTE.

Tiens, v'là le flambard.

JULIEN.

Comment! tout seul! et ta conquête?

TIMOLÉON.

Elle est faite, mes enfants, elle est faite.

TOUS DEUX.

Ah! bah!

TIMOLÉON.

Je peux dire, sans amour-propre, que j'ai eu de l'agrément... D'abord, elle m'a fait poser trois heures d'horloge, dans la rue.

JULIEN.

J'aimerais autant faire deux heures de faction.

ATALANTE.

Et après?

TIMOLÉON.

Et après... elle m'a donné un rendez-vous pour... pour demain!

JULIEN.

Pour demain? Alors enfoncé pour le bal, te voilà sans danseuse!

TIMOLÉON.

Peut-être...

JULIEN.

Comment, peut-être?

ATALANTE.

Monsieur a sans doute plus d'une corde à son arche.

TIMOLÉON.

Ne t'inquiète pas de moi et entrons souper, car j'ai une faim...

ATALANTE.

Ah! oui, soupons.

JULIEN.

Un moment... et de l'argent?

TIMOLÉON.

Puisque c'est toi le caissier.

JULIEN.

Mes enfants, les costumes payés pour le bal... je vous annonce avec douleur que la caisse est vide.

ATALANTE.

Je vais m'évanouir.

TIMOLÉON.

Diable! c'est gênant... on ne nous fera pas crédit, là... nous sommes connus.

JULIEN, *qui a regardé au fond.*

Chut!

TIMOLÉON.

Qu'est-ce qu'il y a?

ATALANTE.

Un ami qui a des fonds?

JULIEN.

Regarde un peu par ici... au coin du boulevard... C'est encore lui!...

TIMOLÉON.

Thomasseau, notre oiseau de malheur.

JULIEN.

Au spectacle nous l'avons aperçu dans un coin du parterre qui nous guignait de l'œil, et le v'là encore qui nous reluque avec son lorgnon.

TIMOLÉON.

Oh! il nous serre de près... Croirais-tu que j'ai lu tout à l'heure dans mon journal, *le Gratis*, qu'un nommé Duvivier, avoué rue Beauregard, invitait M. Timoléon Lambert, dont il ignore l'adresse, à passer chez lui pour affaires qui le concernent?... On te la donnera son adresse!... pas assez malin, Thomasseau.

JULIEN.

Le voilà, sauvons-nous!

TIMOLÉON.

Au contraire, conscrit, c'est Comus qui nous l'envoie.

Il va vers Thomasseau.

JULIEN, *à Atalante.*

Qu'est-ce qu'il va faire?

ATALANTE.

Lui chercher querelle peut-être .. il est si bouillant!

En voyant Timoléon venir à lui, Thomasseau a voulu s'esquiver, mais Timoléon s'élance, le saisit par la main, et le ramène en scène.

TIMOLÉON.

Ne vous sauvez donc pas, monsieur et ami... que diable!... on ne vous mangera pas.

ATALANTE.

Nous ne sommes pas des *anthropopages.*

JULIEN.

Et nous avons des excuses à vous faire.

TIMOLÉON.

Pour vous avoir oublié un peu longtemps.

THOMASSEAU.

Très-bien, messieurs, très-bien; mais rira bien qui rira le dernier... je ne vous prends pas en traître... je m'attache à vos pas... je vous suis comme votre ombre...

TIMOLÉON.

Vous êtes dans votre droit... mais en vous échappant nous serons dans le nôtre.

THOMASSEAU.

Oh! m'échapper!... nous verrons cela demain.

TIMOLÉON.

En attendant nous allons vous prouver que nous sommes des bons enfants, et que nous ne voulons pas manger sans vous le reste de notre... de votre argent.

JULIEN.

Où diable veut-il en venir?

TIMOLÉON.

Monsieur Thomasseau, nous avons l'honneur de vous inviter à souper.

ATALANTE, *à part.*

Oh! je saisis!

THOMASSEAU.

Ah ça, vous fichez-vous de moi, messieurs et dame?

TIMOLÉON.

Du tout... on parle sérieusement.

JULIEN.

C'est vous qui commanderez.

ATALANTE.

Oh! ces messieurs font très-bien les honneurs!...

THOMASSEAU, *à part.*

Au fait... au lieu de me morfondre dans la rue... ça soupe très-bien les gens qui ne payent pas leurs dettes!

TOUS.

Eh bien?...

THOMASSEAU, *haut.*

Eh bien! messieurs...

JULIEN.

Et amis.

THOMASSEAU.

Et chers amis...vous prenez la chose gaiement, et moi aussi... j'accepte... de cette façon je ne vous perds pas de vue.

TOUS TROIS.

Vive M. Thomasseau! vive le grand Thomasseau!

JULIEN.

La main aux dames!

Thomasseau entre dans le café avec Atalante, Julien et Timoléon les suivent en faisant par derrière des signes de moquerie à Thomasseau. En ce moment, Guichard sort du cabaret avec Mulot.

SCÈNE VI.

MULOT, GUICHARD.

GUICHARD.

Ah! saperdienne! aregarde un peu ces deux gas-là... l' pus petit!

MULOT.

Oui... je crois que c'est lui.

GUICHARD.

Va à t's *afféres*, va.

MULOT.

De la modération, entends-tu, de la douceur; songe que c'est ton neveu.

GUICHARD.

As pas peur... j' sis son oncle après tout, et j' veux point i casser un membre *pourre* rien... donc!

MULOT.

Et en redescendant à la Halle tu entreras à la maison pour manger un morceau et me conter ce qui en sera.

GUICHARD.

C'est dit!

MULOT.

Allons, bonsoir!

GUICHARD, *lui serrant la main.*

Bonsoir!

SCÈNE VII.

GUICHARD *seul, puis* UN GARÇON DE CAFÉ.

GUICHARD.

Ça m' fait pourtant batt' le cœur... rien qu' d' penser qu' je vas parler à c' morveux-là... C'est que j' l'ai pas vu d'pis bentôt deux ans... et que j' l'aime dans l' fond... j' peux m'avouer ça à moi-même... Il faut avoir le cœur net... entrons... (*S'arrêtant.*) Mais si c'était pas lui!... c'ti-là est si ben, si cossu! (*Voyant le Garçon de café qui sort des volets.*) Une imagination! eh!... jeune homme.

LE GARÇON.

Qu'est-ce qu'il me veut ce paysan-là?

GUICHARD, *confidentiellement.*

Aimez-vous les pièces de quarante sous, vous?

LE GARÇON.

Comment, si j'aime les pièces de quarante sous?

GUICHARD, *de même.*

Seriez-vous jaloux d'en gagner une belle toute neuve?

LE GARÇON, *souriant.*

Mais, dame... oui.

GUICHARD.

Eh ben, répondez un peu pour voir... Con-

naissez-vous un nommé Julien Guichard, un p'tit brun?

LE GARÇON, *tendant la main.*

Oh! beaucoup... c'est un banquier.

GUICHARD.

Un banquier!

LE GARÇON.

Il vient d'entrer avec son ami, M. Timoléon... au autre banquier comme lui.

GUICHARD, *à lui-même.*

J' tiens mon homme!

Il remet la pièce dans sa poche.

LE GARÇON, *se grattant l'oreille.*

Vous avez affaire à lui?...

GUICHARD, *bas.*

Oui... oui... oui..,

LE GARÇON.

Faut-il l'appeler?

GUICHARD.

Oh! ben au contraire... faut pas seul'ment i dire que j' lai d'mandé.

LE GARÇON, *tendant la main.*

Bien... bien! on s' taira.

GUICHARD, *lui frappant dans la main.*

Merci... jeune homme.

LE GARÇON, *le retenant.*

Eh! bien?

GUICHARD.

Quoi?

LE GARÇON.

Et la pièce quarante sous?

GUICHARD.

Ah! j' l'oubliais... c'te pauv' pièce... je l'oubliais... heureusement qu' vous y avez repensé. Il y a repensé, lui.

Il la lui donne.

LE GARÇON.

Ah! merci, monsieur. (*A part.*) C'est vingt sous... Ah! vilain Normand, va!

GUICHARD, *revenant.*

Pas un traître mot au moins!...

LE GARÇON.

Oh! par exemple! (*A part.*) Vingt sous pour me taire... si je parle, ça doit valoir au moins trois frans. J' vas tout dire à M. Julien.

Il rentre.

GUICHARD, *seul.*

J'ai eu une fameuse idée là... d' faire jaser c' bêtât d' garçon!... maint'nant j' suis sûr d' mon affaire... et je n' démarre point d' là!

Il se retire du côté opposé au café, et il se met à bourrer sa pipe.

L'HOMME DU MESSAGER.

Le Messager des Chambres!... mon dernier numéro!

Il s'éloigne et emporte sa lanterne.

GUICHARD, *voyant Timoléon qui sort du café.*

En v'là un qui sort... c'est pas lui!

TIMOLÉON, *à lui-même.*

L'oncle Guichard ici! en v'là une tuile!... (*Le Garçon continue à sortir ses volets. Timoléon lui désigne Guichard et semble lui demander si c'est l'homme en question. Le Garçon fait signe que oui.*) C'est çà... il est à l'affût... ce pauvre Julien va être pincé... Comment faire?

LE GARÇON, *bas, à Timoléon.*

Dites donc... et la fenêtre du laboratoire qui donne rue Sainte-Apolline.

TIMOLÉON.

Oh! quelle chance! en avant la gymnastique.

Il rentre.

GUICHARD, *battant le briquet.*

Quand j' devrais rester jusqu'au matin, j'en érai point l' démenti!

SCÈNE VIII.

GUICHARD, THOMASSEAU, *suivi des* GARÇONS DE CAFÉ, *puis au fond* TIMOLÉON, JULIEN, ATALANTE.

THOMASSEAU.

C'est une infamie, c'est une horreur! je ne payerai pas cette carte; on m'avait invité.

LE GARÇON.

C'est vous qui avez commandé, on ne connaît que ça. (*A part.*) Paye, Jean-Jean.

GUICHARD.

Qu'est-c' qu'ils ont donc à s' disputer?

THOMASSEAU.

Inviter les gens à souper, faire un écot de trente francs, et se sauver ensuite sans payer.

GUICHARD, *au Garçon.*

Se sauver! qui donc?

LE GARÇON.

Votre neveu.

GUICHARD.

Sans payer!

THOMASSEAU.

Non, non, je ne payerai pas, et votre monsieur Julien Guichard est un escroc.

GUICHARD, *s'avançant avec colère.*

Qu'est-ce qui dit qu'un Guichard est un escroc?

THOMASSEAU.

Certainement... je dis que c'est un faiseur de dupes, un voleur.

GUICHARD.

Je dis... je dis qu' tu vas t' taire, et pus vite que ça! (*A part.*) V'là les bassesses qui commencent, mon bon Dieu!

THOMASSEAU.

Qu'est-ce que c'est que cet homme-là?

En ce moment Timoléon, Julien et Atalante passent au fond en se moquant de Guichard.

GUICHARD.

Entendre traiter comme ça l'prop' fils à défunt mon pauv' frère!... Oh! jamais.

LE GARÇON.

Voyons, il faut que nous fermions. Qu'est-ce qui paye, à la fin?

GUICHARD, *tirant de l'argent de sa poche.*

Eh ben, c'est mé donc!

Julien s'arrête et écoute attentivement.

TIMOLÉON.

Oh! c'est lui qui va payer!

ATALANTE.

Serait-il revenu à l'indulgence?

JULIEN.

Comme je l'embrasserais avec plaisir!

GUICHARD, *payant.*

Oh! mes pauv's écus! mes pauv's écus!... (*Il prend la carte.*) Quand vous me regarderez tous! c'est-il pas étonnant qu'un oncle paye pour son neveu?... Oui, je paye... mais si je l'attrape, j'y en réserve une paye!

TIMOLÉON, *à Julien.*

Tu vois ce qui t'attend... Filons.

Il entraîne Julien et Atalante.

THOMASSEAU.

Comment, monsieur! j'aurais l'honneur de parler à l'honnête agriculteur qui est l'oncle paternel de monsieur Julien Guichard?

GUICHARD.

Eh bien, oui. Après?

THOMASSEAU.

Et vous payez ses dettes? Oh! alors, permettez-moi de vous présenter quelques petites lettres de change.

GUICHARD, *à part.*

C'est le gueux qui a prêté de l'argent!... Ah! si j'avais bé su!...

THOMASSEAU.

Ensemble vingt mille francs.

GUICHARD, *accablé.*

Il doit vingt mille francs!

THOMASSEAU.

Oh! mais je vous donnerai du temps, moyennant un léger intérêt.

GUICHARD.

Mais pour en payer tant seul'ment la moiquié, faudrait que j'vende mon marais, ma carriole et jusqu'à la méson d'man père!

THOMASSEAU.

Ça ne me regarde pas!

GUICHARD, *le saisissant au collet.*

Usurier de malheur, va!... C'est pourtant ces guerdins-là qui poussent au mal eun' jeunesse sans défense... v'là les sangsues qui s'gorgent de leu sang, des larmes d'eune honnête famille... et pis après i viennent vous dire: J'en sis ben faché, ça ne me regarde pas!

THOMASSEAU.

Monsieur, je vous demande de l'argent, et non pas de la morale.

GUICHARD, *levant son bâton.*

Gueusard, j'vas t'en donner d' la morale.

Les Garçons se jettent entre eux.

THOMASSEAU.

Je vous attaquerai en police correctionnelle, et avant demain ton neveu sera en prison.

Il se sauve.

UN SERGENT DE VILLE.

Voyons, voulez-vous rester tranquille?

GUICHARD.

Si c'était pas vous, mon bon monsieur, je l'éeinterais.

LE SERGENT DE VILLE.

Restez tranquille.

GUICHARD.

C'est un gueux d'usurier qui ruine m'neveu

LE SERGENT DE VILLE.

Ça ne me regarde pas. Restez tranquille.

GUICHARD.

Merci.

Les garçons rentrent dans le café.

SCÈNE IX.

GUICHARD, *seul, s'asseyant sur une borne. Musique à l'orchestre. Tous les gens qui garnissaient la scène s'éloignent petit à petit. Le cabaret et le café se ferment; les lumières s'éteignent; des groupes sortant des spectacles traversent le théâtre, qui est dans l'obscurité, sauf le gaz du boulevard qu'on voit en perspective; la lune commence à paraître. Se levant.*

Oui, faut qu'il quitte Paris, il n'y a pas de bon Dieu! Mais comment que j' vas faire pour y mettre la main d'ssus? v'là qu' tout s'éteint, tout s'farme, chacun rent' cheux soi... D' queu côté que j'vas tourner? Tâchons d' nous rasseoir l's idées!

SCÈNE X.

GUICHARD, *puis* TIMOLÉON *et* CÉCILE.

Timoléon entre en fredonnant l'air du pas styrien.

TIMOLÉON, *après avoir regardé à droite et à gauche.*

Je ne la vois pas! est-ce qu'elle se moquerait de moi? ce serait la première. Oh! non, non... il n'est pas encore minuit... voilà l'explication de la charade!

CÉCILE, *entrant couvert d'une mante.*

Cette démarche, la nuit!... Ah! je tremble à chaque pas!... Tâchons de puiser un peu de forces dans le motif qui me guide.

TIMOLÉON, *se retournant.*

C'est elle!

Il s'approche vivement.

CÉCILE, *effrayée.*

Ah!

TIMOLÉON.

C'est moi! ne craignez rien, mon adorable.

Il veut lui prendre la main.

CÉCILE.

Oh! non.

TIMOLÉON.

Au moins, prenez mon bras. Dites donc! et Julien qui nous attend au bal!

GUICHARD, *prêtant l'oreille, à part.*

J'ai entendu: Julien.

TIMOLÉON.

J'espère bien que nous n'irons pas?

CÉCILE.

Au contraire, je veux, je désire y aller!

TIMOLÉON.

Ah! bah!

CÉCILE.

Est-ce que vous hésiteriez à m'y accompagner?

TIMOLÉON.

C'est-à-dire que je suis ravi, transporté, que je suis au Paradis terrestre. Allons au bal, mon ange!

CÉCILE.

Seulement, promettez-moi de m'y laisser entièrement libre!

TIMOLÉON.

Tout ce que vous voudrez.

CÉCILE.

Eh bien, ne perdons pas un instant.

TIMOLÉON.

Julien sera-t-il étonné!

GUICHARD.

Ah! saperdienne, v'là mon affére!... Moi aussi j'irai au bal... j'irai jusqu'en enfer pour l'arracher des griffes du diable.

Des chiffonniers ont paru au coin du boulevard avec leurs crochets, leurs mannequins et leurs lanternes. Une patrouille passe au fond du théâtre. La lune est alors dans son plein; et l'on entend sonner minuit à plusieurs paroisses à la fois. Guichard suit à pas de loup Timoléon et Cécile, qui s'éloignent.

ACTE DEUXIÈME.

Troisième Tableau.

Le foyer du théâtre; au fond le couloir des loges. Des tables sont disposées à gauche et à droite, dans le foyer. Au lever du rideau, une foule de masques sont assis aux tables, boivent et mangent; d'autres se promènent, d'autres regardent dans la salle par les ouvertures pratiquées dans les portes des loges; quelques-uns dorment sur des banquettes et par terre. On entend de grands cris dans la salle, et l'orchestre du bal qui exécute un galop.

SCENE PREMIÈRE.

LES MASQUES, UN GARÇON.

LES MASQUES.

Garçon! garçon!

LES GARÇONS.

Voilà! voilà!

UN MALIN.

Garçon! une bavaroise au lait!

UNE BERGÈRE.

Garçon! un bol au rhum!

UN TROUBADOUR.

Garçon! un beefteak d'ours!

LE GARÇON.

Monsieur, on n'en tient pas.

TOUS, *riant.*

Ah! ah! ah!

UN DÉBARDEUR.

A revoir, Balochard, dans le bal!

PLUSIEURS VOIX.

Garçon! garçon!

LES GARÇONS.

Voilà, messieurs, voilà.

Ils servent les consommateurs.

CRIS, *dans la salle.*

Oh! eh! oh! eh!

Le galop est fini. Atalante et Julien arrivent par le fond; ils sont suivis par un Magicien qui reste dans le fond pour les observer.

SCÈNE II.

MES MÊMES, JULIEN, ATALANTE, LE MAGICIEN.

JULIEN.

Oh! quel galop!... quel superbe galop!

ATALANTE.

Un galop chicandard!... ah! quel plaisir... j'étouffe...

JULIEN.

Je suis desséché; par bonheur il me reste de quoi nous désaltérer.

ATALANTE.

Ah! que c'est heureux!... Garçon!

LE GARÇON.

Qu'est-ce qu'il faut servir à madame?

JULIEN.

Quelque chose de rafraîchissant... une limonade.

ATALANTE.

Non, un riz au gras... ou un consommé avec des flûtes... j'adore les flûtes!

JULIEN.

Pour la soif?

ATALANTE.

Avec un carafon pour nous deux... pas vrai?... allez!

JULIEN.

Ah! je vas me reposer avec volupté!... Tiens! encore cet animal de magicien!... Décidément, c'est pour vous, Atalante, qu'il nous suit depuis une demi-heure.

ATALANTE.

Jaloux!... vilain jaloux!... tenez... le voilà qui s'évapore.

JULIEN.

Et il a bien fait, car je commençais à mousser!

Le Magicien s'est éloigné en se frottant les mains.

ATALANTE.

Ah! quel dommage que votre ami Timoléon ne soie pas des nôtres!

JULIEN.

Je commence à croire qu'il ne viendra pas.

LE GARÇON.

Le potage demandé.

Il sert sur une table à droite, Atalante et Julien vont s'asseoir.

ATALANTE.

Ah! le beau potage... l'excellent bouillon... compagnie hollandaise.

Mire dans mes yeux
Tes yeux,
Bouillon de mon âme!...

Julien, passez-moi vos flûtes.

JULIEN, *lui donnant la corbeille.*

Est-ce qu'on vous nourrit dans votre magasin?

ATALANTE.

Oh! que c'est joli! si vous croyez m'humilier!

Elle mange.

UNE VOIX, *en dehors.*

Toup! toup! toup!

ATALANTE.

J'entends une voix chérie.

JULIEN, *avec joie.*

Ah! grand Dieu!... ce cri... c'est le nôtre!

SCÈNE III.

LES MÊMES, TIMOLÉON, CÉCILE.

TIMOLÉON, *paraissant au fond.*

Toup! toup! toup!

JULIEN, *répondant de sa place.*

Toup! toup! toup! (*Se levant.*) C'est lui... Timoléon!

Il va à sa rencontre. Timoléon entre en donnant le bras à Cécile, qui est couverte de son manteau comme à la fin du premier acte, et qui de plus a mis un masque. Ils sont suivis par le même Magicien qu'on a déjà vu à l'entrée de Julien et d'Atalante.

TIMOLÉON.

Ah! ce n'est pas malheureux!

CÉCILE, *à part, voyant Julien.*

C'est lui!

TIMOLÉON.

Voilà une heure que je m'égosille à t'appeler!

JULIEN.

Ma foi, nous ne t'attendions plus; mais je vois que...

ATALANTE, *bas à Timoléon et désignant Cécile.*

C'est la petite voisine?

TIMOLÉON.

Non, j'y ai renoncé. (*Bas et vite, à Cécile.*) Vous l'avez voulu, je dissimule.

JULIEN.

Comment! encore une nouvelle?

TIMOLÉON.

Oui, mon cher, une dame du grand monde qui désire garder l'anonyme et galoper incognito.

JULIEN, *étonné.*

Bah!

ATALANTE, *à Julien.*

Qui que c'est?

JULIEN, *de même.*

C'est une duchesse.

ATALANTE, *avec mépris.*

Ça!

TIMOLÉON, *apercevant le Magicien.*

Ah ça, le v'là encore!

JULIEN.

Qui donc?

TIMOLÉON.

Un méchant magicien qui nous marche sur les talons depuis que nous sommes dans le bal.

JULIEN.

Juste comme à nous... c'est trop fort...

TIMOLÉON.

Attends un peu. (*Il se retourne pour aller vers le magicien; mais celui-ci se sauve en se frottant les mains.*) Je te rattraperai, vieux!... sans courir.

Il sort un instant.

CÉCILE, *à part, en voyant Julien qui la considère attentivement.*

Comme il me regarde!... oh! je suis toute tremblante... Il y a si longtemps que je ne m'étais trouvée auprès de lui!

JULIEN, *à Atalante, désignant Cécile.*

Jolie tournure!

ATALANTE.

Oh! l'air commun!

JULIEN.

Est-il heureux ce scélérat de Timoléon!

ATALANTE.

Vous êtes peut-être à plaindre, vous!

Cris dans la coulisse.

TIMOLÉON, *rentrant, bas, à Cécile.*

Restons-nous ici? rentrons-nous dans le bal?

CÉCILE.

Restons!

JULIEN.

Timoléon... est-ce qu'avant la contredanse tu n'engages pas madame à se reposer un instant?

ATALANTE.

Ou à prendre quelque chose?

TIMOLÉON, *embarrassé.*

Mais... au contraire... si madame veut accepter...

CÉCILE.

Rien... merci...

TIMOLÉON, *bas, à Julien.*

Tant mieux! je n'ai pas un monaco.

ATALANTE, *à part, à Julien.*

Je voudrais pourtant bien voir le physique à votre duchesse.

JULIEN.

Et moi aussi.

Atalante le pince. On entend une ritournelle dans la salle.

ATALANTE.

Oh! c'est une valse.

TIMOLÉON.

O Dieu! la valse, c'est mon triomphle.

ATALANTE.

Soldez vite, Julien, et partons!

Elle achève à la hâte son potage, Julien va payer au comptoir. Timoléon s'est levé, il s'approche de Cécile et lui présente la main.

CÉCILE, *bas, à Timoléon.*

Quand ils seront partis, laissez-moi seule ici.

TIMOLÉON.

Eh bien! et moi?

CÉCILE.

Ah! je vous ai dit que je voulais être libre, et vous m'avez promis...

TIMOLÉON.

C'est juste. (*A part et vexé.*) J'ai l'air de poser un peu.

ATALANTE, *se levant.*

Madame valse-t-elle?

TIMOLÉON.

Non... non... ça lui fait mal à la tête.

ATALANTE.

Ah! (*Passant vers Timoléon.*) Elle ne valse pas, elle ne boit pas, elle ne mange pas... elle fait un peu sa tête votre duchesse.

Timoléon et Atalante échangent quelques mots à voix basse. Cécile profite de ce moment et s'approche de Julien.

CÉCILE, *vivement, mais avec émotion.*

Monsieur Julien.

JULIEN, *se retournant.*

Mon nom!

CÉCILE.

Revenez ici, je vous y attends.

JULIEN.

Moi!

CÉCILE.

Chut!

JULIEN.

Que signifie...

ATALANTE.

Allons, Julien, allons donc!

JULIEN.

Me voilà... me voilà! (*A part.*) Un rendez-vous... ah! pauvre Timoléon!

Il sort par le fond avec Atalante. Pendant ce qui précède, les Masques ont quitté le foyer les uns après les autres. Il ne reste plus en scène que Timoléon, Cécile et le Magicien, dans un coin.

SCÈNE IV.

CÉCILE, TIMOLÉON, LE MAGICIEN.

TIMOLÉON, *à part.*

Quel est son plan, son idée?... Je n'y comprends rien... sinon que j'amène au bal une femme charmante, et que c'est comme si je n'en avais pas.

CÉCILE, *après avoir regardé partir Julien, ôte son masque et s'approche de Timoléon.*

Merci, monsieur Timoléon... merci... vous saurez un jour quel service vous m'avez rendu en m'amenant à ce bal, où je n'aurais jamais osé venir toute seule.

TIMOLÉON.

Un service!

CÉCILE.

Et je serai reconnaissante toute ma vie de la délicatesse que vous apportez dans votre conduite envers moi.

TIMOLÉON.

Certainement, mam'selle, il n'y a pas de quoi... (*A part.*) Elle me dit ça d'un air... et v'là que je tourne au sentiment. (*Haut.*) Pourtant j'aurais été bien aise de savoir...

CÉCILE.

Oh! ne m'interrogez pas, je vous en prie... et maintenant quittez-moi...

TIMOLÉON, *vivement.*

Mais je vous reverrai?

CÉCILE.

Oui, après la valse.

TIMOLÉON.

Ça suffit... on s'en va, on s'en va... (*A part.*) C'est égal, c'est un peu endêvant!

Il regarde Cécile.

CÉCILE, *lui tendant la main qu'il saisit avec empressement.*

Encore une fois, merci!

TIMOLÉON.

Ah! (*Il va pour lui baiser la main, elle la retire et met un doigt sur sa bouche.*) J'en perdrai la tête, c'est sûr!... (*A Cécile.*) On s'en va, on s'en va... (*à part*) mais on reviendra...

Passade de Masques. Il sort par le fond. Le Magicien, qui était immobile, le suit rapidement et sort avec lui.

SCÈNE V.

CÉCILE, *seule.*

Pendant la sortie de Timoléon, elle a ôté son manteau qu'elle vient déposer sur le dossier d'une chaise à gauche; elle paraît vêtue en paysanne normande.

Je vais donc lui parler pour la première fois depuis deux ans!... Comme il est changé!... Oh! ce n'est plus Julien l'honnête et simple paysan... je n'ai pas retrouvé sur sa figure cet air de franchise et de bonté qui le faisait aimer de tout le monde... non, je n'ai vu que la fatigue des plaisirs, une gaieté factice, une hardiesse qui m'effraye!... Oh! Paris l'a perdu!... et pourtant je sens que je l'aime toujours comme autrefois... mais lui! lui!... hélas!... il m'a tout à fait oubliée... je n'en puis douter!... Sa voix a fait battre mon cœur, et la mienne n'a pas même éveillé un souvenir dans le sien!... Comme j'ai souffert de le voir auprès de cette femme!... O mon Dieu! donnez-moi la force de ne pas me trahir, et soutenez-moi dans l'épreuve que je vais tenter! (*Elle regarde autour d'elle.*) Il ne vient pas!... Peut-être il n'aura pas compris, ou bien il n'ose pas la quitter... Ah! c'est lui!...

Elle remet son masque.

SCÈNE VI.

CÉCILE, JULIEN.

JULIEN, *regardant à la place où il a laissé Cécile.*

Où est donc mon inconnue?...

CÉCILE.

Il me cherche.

JULIEN, *cherchant.*

Je ne vois qu'une paysanne... et il me semble que l'autre avait un domino...

CÉCILE.

Eh bien !... vous vous éloignez.

JULIEN.

Comment, mademoiselle, c'est donc vous qui tout à l'heure...

CÉCILE.

Sans doute...

JULIEN.

Ah ! mon Dieu !

CÉCILE.

Qu'avez-vous donc ?

JULIEN.

Oh ! rien, rien... un souvenir... ce costume sous lequel je ne m'attendais pas à vous revoir...

CÉCILE.

Vous le trouvez joli ?

JULIEN.

Oh ! charmant !

CÉCILE.

Vrai ?

JULIEN.

C'est celui de mon pays, et vous ne pouvez pas savoir tout ce qu'il rappelle à mon cœur.

CÉCILE, *à part.*

Il se souvient !... Oh ! que suis heureuse !

JULIEN.

Mais, pardon de m'occuper auprès de vous d'une chose qui n'intéresse que moi.

CÉCILE.

Peut-être.

JULIEN, *étonné.*

Que voulez-vous dire ?

CÉCILE.

Ce costume qui vous plaît tant, on peut l'avoir pris pour vous être agréable.

JULIEN.

Comment! vous saviez...

CÉCILE.

Je sais qu'il a été porté par quelqu'un qui autrefois vous était cher, et dont le souvenir... (*A part, mettant la main sur son cœur.*) Ah ! mon cœur bat avec une violence !...

JULIEN, *étonné.*

Qui donc êtes-vous pour me parler ainsi ?...

CÉCILE, *prenant un ton plus dégagé.*

Ne puis-je pas avoir su par votre ami, M. Timoléon, bien des secrets qui vous concernent ?

JULIEN.

En effet !... Mais il y a dans tout ceci quelque chose que je ne comprends pas bien... le mystère de notre entrevue... le soin que vous avez pris de la cacher à Timoléon, et cependant vous êtes venue au bal avec lui...

CÉCILE.

Oui, avec lui... mais pas pour lui !...

JULIEN.

Il se pourrait !... (*A part.*) Ah ! pauvre Timoléon !... (*Haut.*) Comment ! je serais assez heureux !...

Il veut lui prendre la main.

CÉCILE.

Oh ! prenez garde... si elle vous voyait.

JULIEN.

Qui donc ?... Atalante !... ça m'est bien égal.

CÉCILE.

Mais cependant... vous l'aimez, n'est-ce pas ?

JULIEN.

Oh ! ce n'est pas ainsi que je vous aimerais si j'étais sûr que tout ceci n'est pas une plaisanterie... et que vous ne voulez pas vous amuser à mes dépens.

CÉCILE.

Oh ! soyez sans crainte à cet égard.

JULIEN.

Vrai ?... c'est sérieux !

CÉCILE.

Très-sérieux !... de ma part du moins... mais de la vôtre...

JULIEN.

Oh ! moi !

CÉCILE.

Il est une personne que vous avez aimée... qui a reçu vos serments...

JULIEN, *un peu ému.*

Oui, en effet, une jeune fille que j'aimais de toutes les forces de mon âme... un moment d'erreur, de folie, m'avait séparé d'elle, mais je serais revenu bien vite implorer à genoux mon pardon... si un obstacle insurmontable n'était venu s'élever entre elle et moi.

CÉCILE.

Un obstacle ?

JULIEN.

Qui doit chasser à jamais de mon cœur le souvenir de Cécile et l'amour que j'avais pour elle.

CÉCILE.

Mais qu'est-ce donc ?...

JULIEN.

Oh ! ne me le demandez pas... je ne veux plus penser à elle !

CÉCILE, *à part.*

Ciel !

TIMOLÉON.

Ils sont ensemble.

JULIEN.

Non, charmante inconnue, je ne veux penser qu'à toi... je t'en supplie, ôte ton masque... laisse-moi te voir et t'admirer !

CÉCILE, *à part.*

Oh ! oui, qu'il me voie, et que je sache !... Quelqu'un !

JULIEN.

Timoléon !

SCÈNE VII.

LES MÊMES, TIMOLÉON.

TIMOLÉON.

Comment! te vlà, toi!... je te croyais en train de valser!

JULIEN.

Non, non, un étourdissement... je suis venu ici pour prendre l'air.

TIMOLÉON, *à part.*

Ça m'a l'air d'une couleur. (*Haut.*) Et Atalante?

JULIEN.

Atalante a été entraînée par un postillon de Lonjumeau.

TIMOLÉON.

Tiens, tiens, tiens... (*A part.*) Je suis filouté, si je n'y prends pas garde.

JULIEN.

Viens-tu la chercher? (*Bas, à Cécile.*) Je trouverai moyen de vous revoir.

Il lui parle bas.

TIMOLÉON, *à part.*

Ah! tu vises les amis au bloc, toi... attends un peu, je te vas coller! Je suis sûr qu'il lui aura dit des horreurs de moi... Eh bien, je vas le dégommer à mon tour.

JULIEN.

Viens-tu?...

TIMOLÉON.

Minute!... j'ai deux mots à dire à mademoiselle...

JULIEN.

Ah! c'est différent.

TIMOLÉON.

Permettez que je vous reconduise.

JULIEN.

Ne vous dérangez donc pas.

Julien sort.

TIMOLÉON, *bas, à Cécile.*

Fallait tout de suite m'avouer ça, mam'selle, je ne m'en serais pas offusqué.

CÉCILE, *étonnée.*

Quoi donc?

TIMOLÉON.

Suffit, on a des yeux... c'est égal, ça m'afflige pour vous.

CÉCILE.

Je ne vous comprends pas.

TIMOLÉON, *avec un soupir.*

Il vous tromperait comme il trompe cette pauvre Atalante...

CÉCILE.

Expliquez-vous.

TIMOLÉON.

Ah! s'il était libre comme moi, je ne dis pas... il est gentil!... mais dans sa position...

CÉCILE.

Parlez, de grâce... vous me faites mourir.

TIMOLÉON.

Un homme marié!

CÉCILE.

Marié!...

JULIEN, *reparaissant.*

Ah ça, mais viens-tu?...

TIMOLÉON, *bas, à Cécile.*

Je m'éloigne... et je suis à vous dans cinq minutes. (*Haut, à Julien.*) Viens donc, viens donc chercher Atalante.

JULIEN.

Elle ne me regarde plus...

TIMOLÉON.

Viens donc... viens donc...

Ils sortent par le fond.

SCÈNE VIII.

CÉCILE, *puis un moment après* GUICHARD.

CÉCILE, *seule.*

Marié!... lui, Julien!... ô mon Dieu!... je l'ai bien entendu!... (*Elle tombe sur une chaise.*) Marié!... voilà l'obstacle insurmontable dont il me parlait... et moi, je ne comprenais pas... au contraire, l'espérance rentrait dans mon cœur... J'étais heureuse... j'allais me jeter dans ses bras... Oh! c'est affreux!... c'est affreux!...

Elle pleure.

GUICHARD, *entrant du côté opposé à celui par lequel Julien est sorti.*

Tas de clampins!... j'ai beau regarder, je n' vois pas man neveu... et v'là qu' j'ai pardu c't'autre galopin que j'avais suivi. C'est qui en a un peu de c' monde... et même du monde qu'est pas trop catholique... mais je m' tiens sur l' qui vive... Allai, marchai... et je n' m'en irai point que j' n'ai mis la main su man homme!... (*Apercevant Cécile*). Oh! saperdienne!... en v'là z'une qu'a bon goût... all' a pris tout finement l' costume de cheux nous.

CÉCILE, *essuyant ses larmes.*

Allons, du courage.

GUICHARD, *la regardant de côté.*

Ça doit être une belle parsonne.

CÉCILE, *se levant.*

A lui le bonheur, les plaisirs... à moi la solitude, le travail et les larmes.

GUICHARD, *frappé.*

Ah! mon Dieu!

CÉCILE.

Tâchons de sortir d'ici... (*Elle se retourne, et à la vue de Guichard elle pousse un cri.*) Ah!

GUICHARD, *après un silence, et d'une voix étouffée.*

Vous v'là ici?... vous!...

CÉCILE, *tremblante.*

Oui... mon oncle... oui... je venais... je voulais... Oh! que dire, mon Dieu, que dire?

GUICHARD.

Je venais... je voulais... Mentez pas!... je n' me laisserai point prendre à toutes vos faussetés... et ça f'rait un' faute d' plus qu' vous auriez d'sus la conscience.

CÉCILE.

Oh! je vous jure, mon oncle...

GUICHARD.

Je n' sis pus vot' oncle!...

CÉCILE, *hésitant.*

Eh bien... monsieur... je ne suis pas aussi coupable que vous le pensez...

GUICHARD.

Pas coupable!... quand on a quitté le pays comme vous, quand on est resté pus d' quinze mois à courir l' monde sans dire avec qui ni comment!

CÉCILE.

Je n'ai pas osé vous le dire, le courage m'a manqué.

GUICHARD.

Pourquoi?

CÉCILE.

Vous m'auriez tuée.

GUICHARD.

J' vas t' le dire, mé, pourquoi t'es partie... tu méprisais l' village ousque t'étais née, ousque t'avais d' bons et honnêtes parents : t'as mieux aimé v'ni dans c'te ville d' malheur, et quand j' te revois, c'est dans un lieu d' perdition comm' ça... Seigneur mon Dieu!... c'est l' neveu que j' cherchais, et c'est la nièce que j' trouve, quand i n'est pus temps p't-être d' sauver ni l'un ni l'autre.

CÉCILE.

Oh! vous avez raison de m'accuser... et cependant si vous saviez...

GUICHARD.

Quoi?... Mais parle donc, dis donc au moins un mot pour te justifier.

CÉCILE.

Tout à l'heure encore je croyais possible de tout vous avouer, de retourner près de vous et de vous dire : Cécile vient réparer ses torts et implorer son pardon. Hélas! je ne le puis plus, mon oncle, je ne le puis plus!

GUICHARD.

Va-t'en!

CÉCILE.

Mon oncle...

GUICHARD, *avec colère.*

Va-t'en d'ici!... je n' veux pas qu' t'y restes, entends tu-ben? c'est un' honte d' plus pour mé et pour not' famille, et je ne l' veux pas... non... non... va-t'en!

CÉCILE.

Oui, mon oncle, oui... je pars... mais tant d'émotions... ont épuisé mes forces... Donnez-moi votre bras, mon oncle, je vous en supplie, ou je tombe et je meurs à vos pieds...

GUICHARD, *avec la plus grande douleur.*

Et dire que j'appelais c't' créature-là ma fille!... et que j' l'aimais... pus qu' moi-même... quoi!...

CÉCILE, *s'appuyant sur lui.*

Je ne vous reverrai jamais, mon oncle, jamais vous n'entendrez parler de la malheureuse Cécile!

GUICHARD, *douloureusement.*

Et l' vieux Guichard mourra seul, sans qu' la main d'un de ses enfants lui farme les yeux!... Oh! vous rendrez compte là-haut de vot' conduite!... vous en rendrez compte, entendez-vous. Moi non plus je ne veux plus te revoir; mais il faut que nous sortions d'ici. Viens-nous-en... viens-nous-en!...

Il l'entraîne par le fond.

Quatrième Tableau.

Le bal. Pendant le changement, l'orchestre exécute la dernière figure d'une contredanse.

SCÈNE PREMIÈRE.

MASQUES, ATALANTE, JULIEN.

Au lever du rideau, la figure finit; tous les Danseurs agitent leurs chapeaux en l'air, reprennent le bras de leurs Danseuses et se promènent.

LES MASQUES.

Oh! hé!

ATALANTE, *à Julien.*

Ah ça, monsieur, pouvez-vous me faire l'amitié de me dire ce que vous avez à regarder comme ça à droite et à gauche? attendez-vous quelqu'un? avez-vous perdu quelque chose?

JULIEN, *à part.*

Si je pouvais l'avoir perdue elle!

ATALANTE.

Vous dites?...

JULIEN.

Moi? rien. Je pense à Timoléon, qui ne sait plus où donner de la tête... Il court dans tous les sens, et il ne peut pas retrouver sa grande dame.

ATALANTE.

Sa duchesse!... Il paraît qu'elle vous avait aussi légèrement donné dans l'œil, à vous?

JULIEN.

Moi?... par exemple!... (*A part.*) Je suis sûr qu'elle est dans le bal... et si je pouvais lâcher Atalante...

SCÈNE II.

LES MÊMES, TIMOLÉON, *accourant; il a un nez monstre.*

TIMOLÉON.

Alerte, Julien... alerte...

JULIEN.

Quoi donc?... Tu as retrouvé ta belle?...

TIMOLÉON.

Ah! ouiche!... disparue... envolée... Et ce n'est plus d'elle qu'il s'agit... Ton oncle est dans le bal!...

JULIEN, *effrayé.*

Ah! bah!

TIMOLÉON.

En tournant un corridor, je lui ai fourré mon nez dans l'œil.

ATALANTE.

Ça a dû le gêner!

JULIEN.

Et que diable vient-il faire ici?

TIMOLÉON.

Parbleu, il te cherche.

JULIEN.

Eh bien! comme je n'ai pas envie de me trouver avec lui, je vous préviens que je file!

ATALANTE.

Allons donc, quitter le bal au plus beau moment!

TIMOLÉON.

Perdre une nuit de plaisir, la dernière de l'année.

JULIEN.

Mais comment faire?

TIMOLÉON.

Primo et d'une, emprunter le masque de madame, ensuite... Chut! c'est lui!... oblique à droite.

SCÈNE III.

LES MÊMES, GUICHARD, *puis à la fin de la scène* LE MAGICIEN.

GUICHARD, *arrivant par la droite.*

La v'là partie, la malheureuse!... fréquenter des endroits pareils!... un véritable enfer, quoi! J' crois pourtant que de m' voir ça y a fait impression, car en m' quittant all' a voulu à tout' force m' baiser la main, et j'ai senti comm' deux larmes qui m' tombaient d'ssus!... ça m'a émouvé!... émouvé!... Qu' j'attrap' Julien, y payera pour tous les deux...

JULIEN, *à Timoléon.*

Il a prononcé mon nom.

ATALANTE.

En touchant son gourdin.

TIMOLÉON.

Il faut qu'il quitte le bal.

JULIEN.

Mais comment?

TIMOLÉON.

Une bonne dispute... je m'en charge.

ATALANTE, *à Julien.*

Cet être-là n'est jamais embarrassé.

TIMOLÉON, *s'approchant de Guichard et mystérieusement.*

Monsieur Guichard!

GUICHARD, *étonné et le regardant, à part.*

Qu'est-ce qu'il veut celui-là, avec son nez d' polichinel? (*Haut.*) Vous savez mon nom, vous!

TIMOLÉON.

Je sais même pourquoi vous êtes ici.

GUICHARD.

Qui donc que vous êtes?

TIMOLÉON.

Chut!... Je suis l'inspecteur de la morale dans l'intérêt des familles.

GUICHARD.

Bah!

TIMOLÉON.

Vous cherchez votre neveu.

GUICHARD.

Jusse... pour l'y flanquer eune volée.

TIMOLÉON, *à part.*

Julien sentait ça.

GUICHARD.

A lui et à un aut' bandit d' ses amis... un nommé...

TIMOLÉON.

Timoléon.

GUICHARD.

Vous l' connaissez aussi, s'ti là?

TIMOLÉON.

Je le vois tous les jours.

GUICHARD.

Mais comment qu' vous avez su qu' j'étais l'oncle à Julien?

TIMOLÉON.

Nous savons tout, nous autres, chut!.. Voulez-vous que j' vous dise où il est?

GUICHARD.

Man neveu!... Si vous faites ça, j' vous paye un pichet d' cidre.

TIMOLÉON.

Tenez, il doit être par ici... (*A part, et regardant de tous côtés.*) Quelle victime vais-je dévouer au Guichard? (*Apercevant le Magicien qui l'observe et se détourne en le voyant.*) Ah! cet affreux magicien, qui se permet de nous espionner. (*A Guichard.*) Tenez, voilà votre coquin de neveu.

GUICHARD.

Où donc?

TIMOLÉON.

Là, déguisé en magicien.

GUICHARD.

Marci, marci.

Il serre la main à Timoléon.

TIMOLÉON.

Je vous laisse avec lui! (*Il se retire auprès de Julien et d'Atalante, et observe avec eux ce qui se passe.*) Vous allez voir l'effet de la bille.

GUICHARD.

A la besogne vitement. (*Saisissant le Magicien par le bras.*) Je te tiens, à la fin des fins!

LE MAGICIEN, *surpris et voulant se dégager.*

Connais pas!... connais pas!

GUICHARD.

Fais donc ta p'tite voix, canaille qu' t'es... Tu

vas t'en v' ni avec mé su l' champ... Tends-tu ben?

LE MAGICIEN.

Voulez-vous me lâcher, vieux fou!

GUICHARD.

Ah! tu m'invectimes... j' te vas corriger... (*Les Masques s'approchent et regardent. Le Magicien veut s'échapper.*) Ah! t'auras beau faire, j'ai dit qu' t'aurais eune volée, et tu l'auras... Tiens! tiens!

LE MAGICIEN.

A la garde! à la garde!

LES MASQUES.

A la porte! à la porte!

Le Magicien se débat, son bonnet et son masque tombent.

GUICHARD.

C'est pas lui!

TIMOLÉON.

C'est Thomasseau... pouf!

Il éclate de rire ainsi que Julien et Atalante.

THOMASSEAU.

C'est une infamie!... c'est une horreur!

GUICHARD.

C'est l'usurier... Ah! bé! j' vas r'doubler...

LES MASQUES.

A la porte! à la porte!

L'orchestre exécute un galop. Des Inspecteurs arrivent et entraînent Guichard et Thomasseau.

TIMOLÉON.

Enfoncés nos ennemis!... A nous la victoire!

Toute la masse des Masques se met en mouvement; on galope, on se bouscule, on tombe, le galop continue.

LES MASQUES.

Oh! hé!

ACTE TROISIEME.

Cinquième Tableau.

Le théâtre représente le fournil d'une boulangerie. Au fond, un peu à gauche, le four; à gauche aussi, une porte et le pétrin. A droite, à l'avant-scène, une porte qui conduit dans la chambre habitée par Mulot. Au deuxième plan, un commencement d'escalier qui conduit au dehors.

SCÈNE PREMIÈRE.

Au lever du rideau, ils sont occupés à divers ouvrages de boulangerie; ils pétrissent, ils enfournent, etc.

BLANCHET, FARINIER, MITRONS, *puis* MULOT.

BLANCHET, *retirant des pains du four.*

A toi les pains longs, Farinier, et mets-en un beau de côté.

FARINIER.

Pour qui donc?

BLANCHET.

Pour la mère Bouquin, la portière du 26, que je tiens à lui plaire.

FARINIER.

A c'te vieille-là?...

BLANCHET.

Oui, à c'te vieille-là, à cause d'une jeune et charmante ouvrière qui demeure dans sa maison et à qui je fais un peu de prunelle en lui portant sa couronne.

FARINIER.

Séducteur, va...

BLANCHET, *le menant vers le soupirail.*

Regarde un peu c'te mansarde là-bas à gauche. Tiens!... pas de lumière chez elle!

FARINIER.

Pardine!.. elle dort, à deux heures du matin.

BLANCHET.

Ah! ouiche!... elle travaille toutes les nuits jusqu'à trois, quatre heures.

FARINIER.

Bah!...

BLANCHET.

C'est même étonnant que...

MULOT, *entrant.*

Eh bien... cette fournée avance-t-elle? (*Blanchet et Farinier retournent vite à leur ouvrage.*) Il me semble que ça ne marche pas cette nuit.

BLANCHET.

Ça va être fini, bourgeois; mes flûtes sont cuites, je n'ai plus que mes mollets à mettre dans le four.

MULOT.

Chauffons, chauffons, mes enfants. Eh bien, et le poulet pour le souper?

FARINIER.

Voilà! voilà! bourgeois.

Il le sort du four et le met sur la table.

MULOT, *à lui-même.*

Deux heures passées, et Guichard n'arrive pas... il m'a pourtant bien promis de venir manger un morceau avec moi en redescendant à la halle. Peut-être qu'il court après cet enragé de Julien. C'est égal, ce brave homme tout seul dans les rues... la nuit... ça m'inquiète. (*On frappe à la porte extérieure.*) Ça doit être lui! va vite ouvrir, Farinier!

Farinier sort.

BLANCHET.

Bourgeois, il n'y a plus rien dans le four; faut-il aller préparer la seconde fournée ?

MULOT.

Parbleu ! veux-tu pas t'aller coucher, feignant? Est-ce que nous nous couchons la nuit, nous autres ?

Les Mitrons sortent par la porte de gauche. En ce moment Guichard descend l'escalier, suivi de Farinier, qui va rejoindre ses camarades.

SCÈNE II.

MULOT, GUICHARD, *l'air triste et abattu.*

MULOT, *à part.*

Il est seul!... je l'aurais parié! (*Haut.*) Eh! arrive donc, vieux! v'là deux heures que l'souper t'attend, et j'ai une faim solide.

GUICHARD.

Fallait commencer sans moi.

MULOT.

Ah ben oui!... ça ne nous arrive pas si souvent de casser une croûte ensemble. Allons, mets-toi là!... (*Guichard s'assied d'un côté de la table, Mulot de l'autre.*) Et d'abord, buvons un coup à notre santé!... (*Il verse dans deux verres et en présente un à Guichard.*) A toi.

GUICHARD.

Non, merci!... j' n'ai point l' cœur à la bouteille.

MULOT, *le regardant avec intérêt.*

Au fait, tu as la mine tout à l'envers... (*A part.*) Il lui sera arrivé quéque histoire...

GUICHARD, *tristement.*

J'ai pas d' bonheur, mon pauv' Mulot.

MULOT.

T'as vu Julien?

GUICHARD.

Non!

MULOT.

C'était peut-être pas lui que nous avions vu entrer dans le café?

GUICHARD.

Si, si... mais il m'a z'échappé... je l'ai poursuivi jusque dans un bal... à l'Ambégu.

MULOT.

Au bal, toi!

GUICHARD.

Mais là comme ailleurs... une vraie anguille de Seine .. J'ai pas pu l' saisir... et pis j'ai z' évu une dispute... j'ai cogné, et l'autorité m'a posé dehors.

MULOT.

Ah ben... c'est pas la peine de t'attrister pour si peu de chose.

GUICHARD.

Oh! si n'y avait que ça!

MULOT.

Quoi donc encore ?

GUICHARD.

J'ai revu Cécile!

MULOT.

Où ça?... dans le bal?...

GUICHARD.

Oui, mon homme, dans l' bal... et j' l'en ai chassée en lui défendant d' m'appeler son oncle, d' jamais se r'présenter d'vant moi... j' l'ai chassée en la maudissant!

MULOT.

Et t'as ben fait!... une fille qui se conduit comme elle, mérite ça!

GUICHARD, *avec force et en se levant.*

Non... Mulot, non... j'ai agi là comme un sans cœur!

MULOT.

Allons donc!

GUICHARD.

J'te dis qu' j'ai eu tort!... c'est la colère... l'indignation... tout c' que tu voudras... All pleurait, Mulot, all' pleurait... J'ai senti ses larmes su c'te main-là... et maintenant que j' suis calme, j' dis qu' c'est ne pas avoir d'entrailles que d' résister aux larmes d' son enfant... car c'est ma fille, vois-tu ben... j'avais juré à sa pauv' mère mourante d' l'aimer, d' la chérir... d' veiller sur elle... et j'ai manqué à mon serment!... un serment d'vant Dieu!... c'est un crime, ça, Mulot, c'est un vrai crime!

Il retombe sur sa chaise.

MULOT.

Après tout, tu as fait ton devoir... tu l'as élevée, tu lui as donné un état, c'est pas ta faute si elle a mal tourné.

GUICHARD.

J'aurais dû empêcher ça!

MULOT.

Et c'est sa faute, à elle, si tu l'as repoussée... si tu l'as maudite!

GUICHARD, *vivement.*

Eh ben, quand ça s'rait sa faute!... si all' s' repent... si all' veut r'venir au bien... c'te fille!... fallait p't-être que lui tend' les bras pour ça!... et qui sait si, à c't' heure qu'a s' voit humiliée... méprisée... all' n' va point s' plonger dans l' vice.

MULOT, *réfléchissant.*

C'est pourtant vrai.

GUICHARD.

J' peux-t'y répondre de c' que le désespoir i f'ra faire ?... et si all' allait s' tuer!

MULOT.

Ah! par exemple!

GUICHARD.

Ça n' s'rait pas la première donc! (*Avec une douleur profonde.*) Oh!... j'ai eu ben tort! mon ami, j'ai eu ben tort!... J' pouvais éreinter Julien. l'abandonner pour la vie... un homme... ça s' tire toujours d'affaire...mais une malheureuse femme! une pauv' jeunesse comm' Cécile... Tiens!... ça m' fait pleurer comme un enfant... quoi!...

Il pleure.

MULOT, *ému, vivement.*

Allons, Guichard... un peu de courage... (*Essuyant ses larmes.*) Puisque tu as ces craintes-là... faut aller retrouver ta nièce.

GUICHARD.

Oui, la retrouver... où ça?... j' n'en sais rien... j'y ai pas seul'ment demandé... brutal que j' suis!

MULOT.

Diable... c'est fâcheux!... et cependant tu te chagrines peut-être par trop... Allons, calme-toi... bon espoir... et avale-moi ça... (*Il le force à prendre le verre.*) A ta santé, vieux!

GUICHARD.

A la tienne!

Ils trinquent.

MULOT.

Maintenant, soupons!

GUICHARD, *se levant.*

Non... j' pourrais pas!

MULOT.

Tu plaisantes!

GUICHARD.

J' sais pas si c'est la fatigue... mais j' tombe d' sommeil... et puis, faut que j' sois avant cinq heures à la halle... Tiens, Mulot... j' vas me j'ter un moment su ton lit... sans façon.

MULOT.

A ton aise, pardié! n' te gêne pas! (*Prenant une lumière.*) Tiens, j' te vas conduire.

GUICHARD, *à lui-même.*

Ma pauv' Cécile! (*Avec colère.*) Ah! que j'attrape Julien!

MULOT.

Viens-tu?

GUICHARD.

Me v'là.

Il sort avec Mulot par la droite. Pendant les derniers mots de la scène, Blanchet et Farinier sont rentrés. Mulot leur a fait signe de mettre du bois dans le four.

SCÈNE III.

BLANCHET, FARINIER.

BLANCHET, *qui est allé regarder au soupirail.*

Ah! c'te fois-ci en v'là d' la lumière!

FARINIER, *mettant du bois dans le four.*

Chez ton amoureuse?

BLANCHET.

Pauv' petite mère!... elle s'aura couchée à bonne heure pour se lever plus tôt... et le travail n'y perd rien.

TIMOLÉON, *en dehors.*

A la boutique, s'il vous plaît!

BLANCHET.

Qu'est-ce que c'est que ça?... Il y a du monde là-haut?... t'a donc pas fermé la porte de la boutique?

FARINIER.

Je croyais que tu l'avais fermée.

BLANCHET.

C'est ton affaire, buson.

Il va pour monter dans la boutique, lorsque Timoléon paraît sur les marches.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, TIMOLÉON, *puis* JULIEN *et* ATALANTE.

TIMOLÉON.

Monsieur Mulot, s'il vous plaît?

BLANCHET.

C'est ici, monsieur.

TIMOLÉON.

Ah! nous ne nous sommes pas trompés... Par ici, vous autres.

Il lui secoue au nez son chapeau mouillé. Il entre en scène suivi de Julien et d'Atalante qui tient à la main un parapluie horriblement mouillé. Timoléon et Julien ont des manteaux par dessus leurs costumes. Timoléon est trempé par la pluie.

BLANCHET.

Ah ça, mais, messieurs, comment qui se fait...

TIMOLÉON.

Que nous soyons ici?... Nous allions frapper quand je me suis aperçu que la porte était ouverte; alors nous sommes entrés... et... monsieur Mulot, s'il vous plaît?

BLANCHET.

On vous a déjà dit que c'était ici.

TIMOLÉON.

Cet honnête industriel serait-il visible?

BLANCHET.

Mais...

TIMOLÉON.

Il suffit, mitron; allez nous annoncer.

BLANCHET, *à Farinier, à part.*

Qu'est-ce que c'est que ces gens-là?

FARINIER.

C'est des farceurs...

BLANCHET.

Ou des filous!... Va fermer la porte d'en haut!

Blanchet sort par la droite. Farinier monte rapidement les marches de l'escalier.

SCÈNE V.

TIMOLÉON, JULIEN, ATALANTE.

TIMOLÉON, *vivement, à Julien.*

Ah ça, pas de bêtise au moins..... de l'aplomb!... C'est toi qui as eu l'heureuse inspiration de nous amener ici, nous y voilà... à toi la parole, maintenant.

JULIEN.

Ne crains rien!

TIMOLÉON.

A-t-on vu une vieille sibylle comme cette mère Bouquin! refuser de nous ouvrir!...

ATALANTE.

Nous laisser dans la rue quand il tombe des hallebardes!...

TIMOLÉON.

Rien d'ouvert!

JULIEN.

Pas un café.

ATALANTE.

Pas un restaurant.

JULIEN.

Et d'ailleurs pas d'argent.

ATALANTE.

Retourner au bal? Impossible! grâce à vos évolutions, monstre que vous êtes.

JULIEN.

Un peu plus on nous mettait au violon.

TIMOLÉON.

Ma foi, par le temps qu'il fait, ça valait mieux que de patauger toute la nuit à la grande air.

Il se chauffe les pieds au four.

JULIEN.

Heureusement je me suis souvenu de mon ancienne connaissance, le père Mulot, et nous voici à couvert.

ATALANTE.

Et justement en voici un tout mis de couvert... comme ça se trouve bien!

TIMOLÉON.

Chut! voici l'homme!

SCÈNE VI.

LES MÊMES, MULOT, BLANCHET, FARINIER.

MULOT, *entrant.*

Des personnes qui me demandent au milieu de la nuit!...

JULIEN, *s'avançant.*

Bonjour, monsieur Mulot!

MULOT.

Monsieur... (*Le reconnaissant.*) Ah!...

JULIEN.

Vous me reconnaissez, pas vrai?

MULOT.

Julien Guichard?

TIMOLÉON.

Et deux de ses intimes : Timoléon de Saint-Lambert, pour vous servir... et le jeune Adolphe... Saluez, Adolphe...

Atalante salue et se détourne pour rire.

MULOT, *saluant.*

Messieurs... (*A part.*) Que diable vient-il faire ici?

TIMOLÉON, *poussant Julien.*

Va donc... va donc!...

JULIEN.

Vous êtes étonné de ma visite, n'est-ce pas, monsieur Mulot?

MULOT.

Dame... un peu... à c' t'heure-ci... et sous ces costumes...

JULIEN.

C'est que nous sortons du bal.

TIMOLÉON.

Nous étions allés à l'Ambigu pour nous distraire un peu..... mais c'est si mauvais genre.... si mêlé.....

ATALANTE.

Ah! Dieu! nous n'avons pas pu y rester!

JULIEN.

Un temps affreux...

ATALANTE.

Pas de voitures.

JULIEN.

Nous cherchions un abri.

TIMOLÉON.

Lorsque nous avons aperçu de la lumière de ce côté.

JULIEN.

Je reconnais votre boutique...

TIMOLÉON.

Et justement Julien avait reçu dans la journée des nouvelles de l'oncle Guichard...

MULOT.

Bah!

JULIEN.

Entrons, messieurs, ai-je dit tout de suite; le père Mulot ne sera pas fâché d'apprendre que son vieil ami est en bonne santé...

TIMOLÉON.

Et qu'il lui dit bien des choses.

MULOT.

Comment donc!... je suis enchanté. Ah ça, mais... je vous croyais un peu en froid avec l'oncle Guichard.

TIMOLÉON.

Du tout... du tout... ils sont au mieux ensemble.

MULOT.

Vraiment!

TIMOLÉON.

Une paire d'amis!... Il y a bien eu dans le temps quelque petite bisbille, mais l'oncle a reconnu ses torts.

MULOT, *serrant la main à Julien.*

Ah! je vous en fais mon compliment. (*A part.*) Quels effrontés mauvais sujets!

JULIEN.

Ce brave M. Mulot, avons-nous pensé, ne s'opposera pas à ce que nous attendions chez lui la fin de la pluie.

TIMOLÉON.

Je suis même sûr, ai-je ajouté, qu'il sera le premier à nous offrir le pain de l'hospitalité..... à charge de revanche, bien entendu... nous partagerons son souper... Mais si M. Mulot veut me faire l'honneur de me rendre visite dans mon hôtel...

MULOT.

Avec plaisir, monsieur, avec plaisir... En attendant faites ici comme chez vous. Je suis charmé de trouver l'occasion d'être utile au neveu de mon ancien ami.

JULIEN, *lui serrant la main.*

Ce brave monsieur Mulot!

TIMOLÉON, *lui tapant sur le ventre.*

Cet estimable monsieur Mulot! Saluez, Adolphe.

Atalante salue.

MULOT.

Tenez, mettez-vous là. (*Il montre la table.*) Moi je vais vous servir un petit plat de mon métier.

Il regarde la porte à droite.

TIMOLÉON.

Ah! fameux! et nous boirons tous à la santé de l'oncle Guichard.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, GUICHARD, *entrant brusquement par la droite.*

GUICHARD.

Et je trinquerons avec vous, messieurs.

JULIEN.

Mon oncle!

TIMOLÉON.

Nous nous sommes jetés dans la gueule du loup.

A la vue de Guichard, Julien, Timoléon et Atalante demeurent stupéfaits. Mulot se frotte les mains en se moquant d'eux; puis il fait signe aux mitrons de sortir.

GUICHARD.

Ah! je vous tiens donc, à la fin des fins, vauriens, bandits que vous êtes!

TIMOLÉON.

Si c'est comme ça qu'il entame la conversation, ça promet!

GUICHARD.

Vous m'avez assez fait aller, Dieu marci!

JULIEN.

Mon oncle, je vous ferai observer que mes amis ne sont pour rien dans ma conduite envers vous.

ATALANTE.

Oh! pour rien, monsieur, absolument pour rien.

GUICHARD.

C'est pas à té que j' parle, gringalet, c'est à Julien Guichard.

JULIEN.

Eh bien, mon oncle, je dis que si vous avez à me parler, ce n'est ni l'instant ni le lieu... Je dis que si vous avez des reproches à me faire, ce n'est pas devant des témoins que je dois les entendre. Ainsi, mon oncle, vous m'excuserez si...

Il va pour sortir ainsi que Timoléon et Atalante.

GUICHARD, *se jetant sur la porte.*

Oh! tu ne m'échapperas pas!

TIMOLÉON.

Mais, monsieur...

GUICHARD.

Si ça vous oblige d' sortir, n' vous gênez point. Mais té, faut rester ici.

TIMOLÉON, *à Julien.*

Si tu m'en crois, piquons une tête, et forçons le passage.

JULIEN, *retenant Timoléon.*

Arrête!

GUICHARD, *à Timoléon et à Atalante.*

Allons, voyons! sortez-vous?

TIMOLÉON.

Sans Julien! non, je n'abandonne pas les amis dans le danger.

GUICHARD.

A vot' aise!

Il ferme la porte.

TIMOLÉON, *redescendant vers Julien.*

N'aie pas peur... le premier qui bouge, je lui passe la jambe!

JULIEN, *avec impatience.*

Voyons, mon oncle, qu'avez-vous à me dire? je vous écoute.

TIMOLÉON.

Et nous, nous faisons galerie.

Il s'assied avec Atalante, auprès de la table. Mulot reste au fond.

GUICHARD.

J'ai à te dire que j' connais toutes tes cascades, et qu' du train dont t'y vas, t'en as pas pour six mois avant d' déshonorer l' nom qu' tu portes. (*Mouvement de Julien.*) Qu'as-tu fait d'puis deux ans qu' t'as quitté l' pays? l' métier d'un feignant, d'un joueur, d'un libertin! et bientôt tu vas fére c'lui d'un escroc!

JULIEN.

Mon oncle!

GUICHARD.

Oui, d'un escroc! et c'est pas mé qui l'a dit l' premier, sais-tu ben? j' l'ai z'entendu d' mes prop's oreilles. J'sis v'nu à cinquante-trois ans pour entend' mett' c' biau compliment-là au bout d' not' nom d' famille... Quand j'y pense, i' m' prend des envies de t'assommer! (*Mulot retient Guichard. Timoléon, qui s'est levé, est également retenu par Atalante; il finit par se rasseoir en témoignant son impatience par ses gestes. Julien est resté calme. Guichard, qui a repris son sang-froid, amenant Julien sur l'avant-scène; à voix basse:*) Voyons, Julien, voyons, mon fils, regarde un brin dans l' fond d' ton cœur... est-ce qu'y a pus rien du tout pour ton vieil oncle?

JULIEN, *lui saisissant la main.*

Oh! si toujours!

GUICHARD, *à part, essuyant une larme.*

Ah! ça fait du bien!... (*A Julien.*) Si c'est vrai c' que tu m' dis là, prouv' l' moi. Dis adieu à ces mauvais chenapans qui t'ont entraîné et qui t' méneront pus loin encore si tu l' s'écoutes; car ces amis-là, vois-tu ben, c'est tout uniment du gibier à cour d'assises.

JULIEN.

Ah! mon oncle, vous vous méprenez sur eux, et je vous jure...

GUICHARD.

N' chicanons point là-d'ssus, pourvu qu' tu t'en viennes et qu' tu renonces à Paris... c'est pas ta place, va... viens nous-en au village. T'as des dettes? on les payera à la longue. Tu sais ben, le grand marais, j' te l' donne, t'en f'ras un' belle prairie, qui t' vaudra au moins cinquante écus l'an... hein? c'est joli!

JULIEN.

Merci, mon oncle, merci... je ne puis pas retourner au village.

GUICHARD.

A cause?

JULIEN.

J'ai contracté d'autres habitudes... d'autres besoins...

GUICHARD.

Et puis ça t'abîmerait les mains d' travailler à la terre, pas vrai? un mosieu comme té!

JULIEN.

D'autres motifs plus dignes de vous et de moi. (*A part.*) Si là-bas j'avais dû retrouver Cécile, je n'aurais pas hésité!

GUICHARD, *qui s'impatiente.*

Tu n' veux pas t'en v'nir?

JULIEN.

Non, mon oncle, non... je ne le puis pas.

GUICHARD.

Si j' t'en prie ben?

JULIEN.

Impossible.

GUICHARD.

Et si j' te l'ordonne?

JULIEN.

Je résisterai.

GUICHARD.

Et si j' t'y force?

JULIEN.

Oh! quant à ça, mon oncle...

GUICHARD.

Veux-tu gager que j' te remmène mort ou vif?

JULIEN.

Vous perdriez le pari, mon oncle.

GUICHARD.

Tu crois ça? j' te f'rai marcher dret... tends-tu? j' sis ton oncle, après tout!

JULIEN.

Mais vous n'êtes pas mon père, et j'ai le droit de ne pas vous obéir.

GUICHARD.

Ah! tu l' prends sur ce ton-là!... Eh ben, au fait, t'as raison, j' sis pas ton père, mé! j' t'ai recueilli, élevé, j' t'ai donné un état, j'ai plié sous l' travail pour qui t' manque jamais rien... mais j' sis pas ton père et t'as l' droit de m' manquer d' respect!... Mais moi, j'ai aussi l' droit d' corriger un drôle d'ton espèce... et ce droit-là, j'en vas user!... (*Il saisit son bâton et le lève pour frapper Julien. Timoléon s'élance et arrête le bras de Guichard. Atalante pousse un cri. Mulot retient son ami. Au bruit les Mitrons rentrent. Guichard se débattant.*) Laissez-moi... laissez-moi!

TIMOLÉON.

Vous ne frapperez pas Julien!

GUICHARD.

Qui m'en empêchera?

TIMOLÉON.

Moi, Timoléon!

GUICHARD.

Té, galopin!

TIMOLÉON.

Oh! des mots tant que vous voudrez, ça n'égratigne personne... mais des coups! sacré nom!...

JULIEN.

Timoléon!

TIMOLÉON, *le repoussant rudement.*

Laisse-moi tranquille, toi... ça ne te regarde pas. (*A Guichard, qui s'agite.*) Allons, voyons! s'il faut que votre colère se passe sur quelqu'un, voilà mes épaules, tapez dessus, c'est solide; mais frapper votre neveu... mon ami!...

MULOT.

Il n'a pas tort.

GUICHARD.

Qu'ils s'en aillent... qu'ils s'en aillent ou je fais un malheur!

Mulot va ouvrir la porte. Atalante cherche à emmener Julien. Les Mitrons retiennent Guichard.

TIMOLÉON.

Oh! vous ne me faites pas peur, tout grand que vous êtes, et vous me tueriez sur la place que je répéterais encore que Julien a raison de ne pas vous suivre.

ATALANTE.

Oh! oui, il a raison! des engagements sacrés le retiennent ici.

TIMOLÉON.

Silence, Adolphe.

GUICHARD, *menaçant Julien.*

Oh! tu ne l'échapperas pas, va!

TIMOLÉON.

Eh bien, oui, on s'en va; mais avant, je veux vous dire toute ma pensée. Quand on a un neveu, quand on l'aime, on ne doit pas le frapper comme un cheval qui ne veut pas marcher! c'est l'action d'un brutal! c'est moi qui vous dis ça, tout petit que je suis.

GUICHARD.

J'en vas écraser un, c'est sûr!

MULOT.

Sortez, messieurs, sortez!

TIMOLÉON.

Allons, Julien, passe devant.

Il le pousse.

GUICHARD.

Oui, va-t'en... mais retiens ben c' que j' te vas dire. A dater de c' moment, j' te connais pus, et t'auras pas un sou d' mon bien... non, pas un

sou... pas un liard!... Va-t'en avec tes amis, des lâches comm' té! mais pisque j' peux pas t' tuer... j'te maudis!...

JULIEN, *poussant un cri.*

Ah!

Timoléon lui saisit la main.

TIMOLÉON *et* ATALANTE.

Partons, partons.

Ils entraînent Julien.

MULOT, *regardant Guichard qui est allé tomber sur une chaise en pleurant et qui reste anéanti.*

Pauvre cher homme!

GUICHARD, *d'un air hébété.*

Ous' qu'est ma blouse... mon chapeau?

MULOT.

Tu pars?

GUICHARD.

Oui, oui, on m'attend. Ah! j'l'ai laissé là!... (*Il va jusqu'à la porte, puis revenant à Mulot.*) Est-ce que j' t'ai pas dit ousque d'meurait ma nièce?

MULOT.

Non, non, au contraire.

GUICHARD.

Ah! c'est vrai! ma pauv' tête!... Et Julien... lui aussi, perdu pour moi!... Seigneur, mon Dieu! que votre volonté soit faite!...

Il entre à droite.

MULOT.

Ça m' fend le cœur de le voir si malheureux!

BLANCHET, *s'approchant.*

Pardon, bourgeois, c'est qu'il faudrait de la farine...

MULOT, *brusquement.*

C'est bon, j' vas t'en donner ..

Il sort par la gauche, aussitôt on frappe en dehors. Musique à l'orchestre.

BLANCHET, *écoutant.*

C'est p't'être encore eux!... J' vas les fiche à la porte.

Il monte rapidement. Les Mitrons continuent leur travail.

BLANCHET, *dans la boutique.*

Comment! c'est vous, mam'selle... à c't' heure-ci!...

FARINIER, *sur la scène.*

Tiens... il parle à une femme!

BLANCHET, *dans la boutique.*

Certainement, mam'selle, certainement... tout ce qui pourra vous être agréable. Attendez seulement une minute! (*Il redescend à la hâte tenant un panier à la main.*) C'est elle, c'est elle!...

FARINIER.

Ta petite passion?

BLANCHET.

Elle vient chercher de la braise pour travailler. Qué bonne ménagère ça fera... Pauv' petit ange, elle tremblait en me parlant... (*Bas.*) Je crois qu'elle en tient!...

Tout en parlant, il a empli le panier, et monte à la hâte.

MULOT, *rentrant.*

Tiens, gindre, va prendre là-dedans ce qu'il te faut... c'est prêt. (*On entend fermer la porte de la boutique.*) Qu'est-ce que c'est que ça?... (*Il va à l'escalier, Blanchet redescend.*) Qui donc vient de sortir?

BLANCHET.

Une petite pratique qui se lève à bonne heure et qui vient prendre de la braise pour allumer son feu.

MULOT, *d'un air de doute.*

Une petite pratique!...

BLANCHET.

Oui, bourgeois, une petite ouvrière du 26... mam'selle Cécile.

MULOT.

Cécile!...

BLANCHET.

Oui, mam'selle Cécile Guichard.

MULOT.

Cécile Guichard!

BLANCHET.

Justement le même nom que votre ami.

MULOT.

Ah! mon Dieu! et tu dis que... Ah! ces pressentiments de Guichard!... C'est elle!... vite, Farinier, ma redingote, mon chapeau!...

GUICHARD, *entrant.*

Adieu, Mulot; adieu, ami!

MULOT.

A revoir, Guichard, à revoir... (*A part.*) O mon Dieu! pourvu que j'arrive à temps!

GUICHARD.

A revoir!...

Il sort.

ACTE QUATRIEME.

Sixième Tableau.

Un coin de rue. En face du spectateur, une maison d'assez riche apparence. Au changement, la nuit est entière, la place est sombre, les cordes des réverbères crient agitées par le vent, la pluie tombe, le vent souffle avec violence. Une ou deux personnes avec des parapluies ou avec des mouchoirs sur la tête passent au fond. Guichard est assis sur une borne à l'avant-scène, appuyé sur son bâton et dans le plus profond abattement.

SCÈNE PREMIÈRE.

GUICHARD, *seul.*

J'ai cru tout à l'heure que l' cœur allait m' manquer!... v'là qu' ca revient... Qué nuit, mon bon Dieu! qué nuit!... C'est-y ben vrai qu' j'ai quitté mon village hier... pour v'nir perdre ici mon dernier espoir!... Mais qu'est-ce que j'ai donc fait au ciel pour être si malheureux!... pour qu'il ne m' reste pus qu'à pleurer? (*Se levant et s'essuyant les yeux.*) Allons, allons... j' sis un homme après tout... et si ceux qu' j'aimais m'abandonnent... j' ne dois point m' punir d' leur ingratitude !... (*On entend sonner un horloge dans le lointain.*) Trois heures... i n'y a pus d'éveillé dans c' Paris qu' l' riche ou l' feignant qui s'amuse... l' joueur qui s' ruine... l' malade qui souffre ou ben l' pauvre ouvrier qui demande à son sommeil une liv' d' pain d' plus pour ses enfants!... Allons, moi aussi, allons travailler !... (*S'arrêtant.*) Travailler! pour qui maintenant?... pisqu' j' n'ai pus personne au monde!...

CRIS EN DEHORS, *un peu éloignés.*

Oh eh! oh eh!...

GUICHARD.

Des cris!... est-ce qu'il y aurait quéqu'un à s'courir, à sauver!... (*Il court au fond à droite.*) Des masques!... encore des masques... J'aurais du plaisir à leu tomber d'ssus... Allons, regagnons la halle... au risque des voleux... j' voudrais êt' attaqué pour en tuer un... ça s'rait l' seul bonheur qu' j'aurais eu d' la nuit!...

Il sort au moment où les autres personnages entrent du côté opposé. La pluie a cessé.

SCÈNE II.

MASQUES, TIMOLÉON, JULIEN, ATALANTE.

Plusieurs Masques portent des torches allumées.

TIMOLÉON, *arrivant avec une femme sur ses épaules.*

Oh eh ! les enfants du délire !... attendez-moi donc... manière d'économiser un fiacre.

TIMOLÉON, *à Julien.*

Eh bien, Pylade, encore triste?

JULIEN.

C'est plus fort que moi... cette scène avec mon oncle... la manière dont nous nous sommes quittés...

TIMOLÉON.

Bah ! bah ! ne te fais donc pas de mal !

ATALANTE.

Et puisque la pluie a cessé et que monsieur Balochard a des billets, allons finir la nuit à Musard.

TIMOLÉON.

C'est ça! les plaisirs de la nuit!... Paris, la nuit... je ne connais que ça!

ATALANTE.

C'est notre devise.

AIR NOUVEAU *de M. Artus.*

Les cafés se garnissent
De gourmets, de fumeurs.
Les théâtres s'emplissent
De joyeux spectateurs.
Les passages fourmillent
De badauds, d'amateurs,
Et les filous frétillent
Derrière les flâneurs.
Et voilà, mes amis, voilà Paris la nuit.
Oui, du plaisir et du bruit;
Voilà Paris la nuit.
Oh ! eh !
Voilà Paris la nuit.

TIMOLÉON.

Les maris sont de garde...
Les amants au logis.
Mais, chut! ça ne regarde
Que les gens établis.
On se bat, on se grise,
Ivrognes ou viveurs;
Et la patrouille grise
Ramasse les buveurs.
Et voilà mes amis, etc.

ATALANTE.

Bientôt donnant l'exemple,
Les rich's rentrent chez eux.
Jusqu'au boul'vard du Temple,
Tout r'devient silencieux.
On n' voit plus qu' la silhouette
Derrière les rideaux bleus

D'une noce en goguette
Qui danse chez Deffieux.
Et voilà, mes amis, etc.

TIMOLÉON.

Mais j'entends à la ville
Sonner l'heure... ah! mâtin!
Pour l'ouvrier agile,
C'est déjà le matin.
Le marteau, la tenaille,
Commencent à marcher...
On se lève... on travaille...
Vite... allons nous coucher!...
Et voilà mes amis, etc.

TOUS.

A Musard! à Musard!

Pendant la dernière reprise du chœur, on a vu de la fumée sortir des fenêtres de la maison placée au milieu du théâtre.

JULIEN, *arrêtant les masques qui sont prêts à sortir.*

Ah! mon Dieu! voyez donc, on dirait que c'est le feu!

TOUS.

Mais oui; c'est le feu!

TIMOLÉON.

Dis donc, Julien!... rue Beauregard, nº 20... un avoué... c'est la demeure de Duvivier.

JULIEN.

Celui qui voulait aider Thomasseau à nous arrêter.

TIMOLÉON.

Ah! vieux gueux! nous allons te montrer comment on se venge.

LES MASQUES, *courant dans toutes les directions.*

Au feu! au feu!

La fumée augmente, on voit des flammes. Des Gardes municipaux arrivent les premiers, ils font former la chaîne. Les Pompiers arrivent ensuite, ils enfoncent à coups de hache la porte d'entrée.

TIMOLÉON.

Sauvons les humains... le reste regarde la compagnie du Phénix.

Une partie de la façade de la maison s'écroule. Un porteur d'eau arrive avec son tonneau. Les Pompiers amènent en scène une pompe et la font manœuvrer. Un vieillard demandant du secours paraît dans la maison, Timoléon arrive jusqu'à lui au milieu des flammes, un Sergent de ville applique une échelle contre la maison, et va aider Timoléon à sauver le vieillard. En ce moment une partie de la toiture s'écroule. Cri d'horreur.

Septième Tableau.

LA MANSARDE.

Le théâtre représente une petite chambre très-pauvrement meublée, mais tout y est propre et rangé avec soin. Au fond une porte donnant sur l'escalier. Au premier plan, à droite, la porte d'une seconde chambre. Au lever du rideau, Cécile est assise auprès d'une petite table. Elle achève d'écrire une lettre. Au milieu de la chambre est un réchaud plein de charbon allumé; une clarté rougeâtre brille par intervalles à travers la fenêtre du fond. On entend au loin le bruit de l'incendie.

SCÈNE PREMIÈRE.

CÉCILE, *seule; elle passe la main sur son front, puis elle lit.*

« Un seul espoir me restait encore; il vient de » m'échapper. Partout l'abandon, la honte et la » misère... je n'ai plus qu'à mourir! » Je sens déjà ma tête qui s'appesantit... j'étouffe... achevons vite cette lettre. (*Elle tombe au pied de la chaise en écrivant.*) « Pardonnez-moi, mon » oncle, pardonnez à Julien, et veillez... » (*Tout à coup la tête de Cécile se renverse, la plume lui échappe des mains et elle pousse un cri étouffé.*) Ah! je meurs!... Pardon, pardon, mon Dieu!... (*Faisant un effort pour se lever et s'appuyant contre la table.*) Mourir sans avoir pensé à Dieu!... Mais pour moi plus de merci, plus d'espérance dans le ciel... à jamais condamnée, maudite!... Oh! oui, c'est un crime affreux que de se donner la mort... et Dieu ne me pardonnerait pas... Je veux, je dois vivre. De l'air! de l'air!...

En disant ces mots, elle s'est approchée de la porte, la pousse, le grand air la frappe, elle tombe au moment où les autres personnages entrent.

SCÈNE II.

CÉCILE, *évanouie;* LA MÈRE BOUQUIN *et* MULOT.

LA MÈRE BOUQUIN, *entrant.*

Cécile, mon enfant!

MULOT, *apercevant Cécile étendue à terre.*

Ah! trop tard... il est trop tard!...

Il court à la fenêtre et il l'ouvre.

LA MÈRE BOUQUIN.

Seigneur de Dieu!... (*Elle met la main sur le cœur de Cécile.*) Oh! elle respire encore!... (*Elle la place sur la chaise, aidée de Mulot qui soutient Cécile par le bras.*) C'est l' ciel qui vous a conduit! Et sans vous, monsieur Mulot, c'te chère enfant... Ah! la v'là qui rouvre les yeux!...

MULOT.

Sauvée!... elle est sauvée!...

LA MÈRE BOUQUIN.

Et moi qui refusais de vous ouvrir!

MULOT.

Me laisser une grande demi-heure à la porte!

LA MÈRE BOUQUIN.

Dam! l' feu d'un côté, la crainte des voleurs de l'autre, je m' méfiais, mosieu, je m' méfiais. (*Pendant ces mots Cécile est revenue à elle; elle ouvre les yeux, passe la main sur son front, puis regarde autour d'elle avec étonnement.*) C'est moi, mam'selle Cécile, moi, la mère Bouquin, vot' bonne mère.

CÉCILE.

Vous ici, près de moi? comment se fait-il?

LA MÈRE BOUQUIN.

Ah! dame, faut demander ça à notre brave voisin.

CÉCILE, *se retournant vers Mulot, et se levant.*

Un étranger!

LA MÈRE BOUQUIN.

Ah! vous pouvez ben dire que vous lui devez la vie!

CÉCILE.

La vie!... Ah! oui, je me souviens... (*Après avoir regardé autour d'elle.*) Là, tout à l'heure, j'ai voulu mourir!... (*En pleurant.*) Oh! j'étais si malheureuse!...

MULOT, *à part.*

Pauvre fille!

LA MÈRE BOUQUIN, *à part.*

C'est c' t'horreur de Timoléon qu'en est cause!

CÉCILE.

Je vous dois plus que la vie; car un instant d'égarement, que je maudis, allait m'entraîner à ma perte éternelle. Ah! vous ne pouvez savoir jusqu'à quel point j'étais coupable en voulant me donner la mort!

LA MÈRE BOUQUIN, *pleurnichant.*

Oh! *voui*, que c'est mal! une jeunesse comme vous s' périr à la fleur de l'âge! vous si laborieuse, si honnête! C'est pas du courage, ça, mam'selle, et c'est toujours eune mauvaise action que d' désespérer du bon Dieu.

MULOT.

Quand on a des parents... (*Cécile lève les yeux au ciel et soupire*) des amis...

CÉCILE.

Des amis!... (*Elle regarde Mulot et la mère Bouquin avec attendrissement, puis leur serrant la main à tous deux.*) Oh! oui, je crois que la pauvre Cécile peut au moins compter sur ceux-là!

MULOT, *vivement ému.*

Toujours, mon enfant, toujours!

CÉCILE.

Mais au moins, monsieur, que je sache à qui je suis redevable d'un si grand service! Vos traits ne me sont pas inconnus... mais votre nom?

MULOT.

Je vous le dirai demain, et la mère Bouquin voudra bien, je l'espère, me garder le silence jusque-là!

LA MÈRE BOUQUIN.

Si ça peut vous obliger et lui rendre service...

MULOT.

Qu'il vous suffise de savoir maintenant que le hasard m'a fait découvrir votre funeste projet, et qu'après vous avoir sauvé la vie, j'espère encore faire quelque chose pour votre bonheur.

CÉCILE.

Merci, monsieur; le seul bonheur que je puisse attendre désormais, je le trouverai dans le travail et dans la prière.

MULOT.

Ça ne peut rien gâter; mais j'ai mon plan, laissez-moi faire. (*A part, pendant que la mère Bouquin parle bas à Cécile et semble la gronder de sa conduite.*) Oh! oui, Guichard s'est trompé! l'air décent de cette jeune femme, son langage plein de cœur et de franchise, ce n'est pas comme ça que l'vice parle... (*regardant autour de lui*) et il n'y a que la vertu qui se loge si haut et si mal. (*Allant à Cécile.*) Allons, à revoir, mam'selle Cécile, et peut-être bien que demain matin... enfin suffit!... Veillez bien sur elle, mère Bouquin, et surtout taisez-vous. A revoir, mon enfant, à revoir.

Il embrasse Cécile sur le front et s'éloigne.

SCÈNE III.

CÉCILE, LA MÈRE BOUQUIN.

LA MÈRE BOUQUIN, *au fond.*

Oui, on s' taira, soyez paisible. (*Revenant en scène.*) Ce brave monsieur Mulot!

CÉCILE.

Mulot, dites-vous?

LA MÈRE BOUQUIN.

Ah! ciel de Dieu! ça m'est z'échappé!

CÉCILE.

Mulot! mais c'est le nom d'un ami de notre famille.

LA MÈRE BOUQUIN.

Vrai? Ah ben, un peu plus tôt, un peu plus tard...

CÉCILE.

Je comprends maintenant l'intérêt qu'il me porte et les espérances dont il me parle. (*A part.*) Il ne sait pas que mon oncle m'a maudite.

LA MÈRE BOUQUIN.

Certainement qu'on veillera sur elle, quoiqu'on ne soye pas payée pour être contente!

CÉCILE.

Oh! oui, j'ai bien des torts à réparer envers vous qui m'avez donné tant de preuves d'affection!...

LA MÈRE BOUQUIN.

Quand on a des chagrins on les confie à ceux qui nous aiment.

CÉCILE.

Oui, je le sens, j'aurais mieux fait de ne vous rien cacher.

LA MÈRE BOUQUIN.

Eh! mon Dieu! qui est-ce qui n'a pas évu des peines de cœur? seulement on ne s' périt pas pour ça.

On frappe à la porte.

LA MÈRE BOUQUIN.

Qui que ça peut être?

Timoléon parle dans la coulisse.

CÉCILE.

Il me semble que j'entends des voix dans l'escalier!

LA MÈRE BOUQUIN.

Ah! c'est nos garnements du Bervéder qui rentrent!

On frappe encore.

TIMOLÉON.

Mademoiselle Cécile, ouvrez-moi.

CÉCILE.

N'ouvrez pas.

TIMOLÉON.

Ouvrez-moi, je vous en prie, ma petite voisine.

LA MÈRE BOUQUIN, *allant ouvrir.*

Rentrez! Attends! j' t'en vas donner de la petite voisine...

Elle ouvre. Timoléon se précipite en scène.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, TIMOLÉON.

TIMOLÉON.

Oh! merci, mam'selle, merci... mon ami, l'petit Julien, vous savez?...

CÉCILE.

Eh bien?...

TIMOLÉON.

En voulant m'aider à sauver un homme des flammes il a reçu une blessure.

CÉCILE.

Une blessure!...

TIMOLÉON.

Presque rien... une poutre sur la tête.

CÉCILE, *vivement.*

Ah! mon Dieu!...

TIMOLÉON.

Et v'là qu'en rentrant, l'émotion... le froid... il s'est trouvé mal au milieu de l'escalier... Impossible de retrouver la clef de chez nous; et si vous étiez assez bonne pour nous permettre d'attendre... C'est dit, n'est-ce pas, vous êtes assez bonne?

Il remonte.

CÉCILE, *à elle-même.*

Julien blessé!...

TIMOLÉON.

Par ici, vous autres...

Il disparaît un moment.

LA MÈRE BOUQUIN.

Comment, mam'selle, vous souffririez...

CÉCILE.

Eh! comment refuser, s'il a réellement besoin de secours?... Oh! venez!... (*Elle va pour remonter; elle s'arrête.*) C'est lui!

Elle redescend et se tient de côté pour n'être pas vue et pour cacher son émotion.

SCÈNE V.

LES MÊMES, JULIEN, DEUX AMIS, *qui restent au fond.*

Julien entre, appuyé sur le bras de Timoléon; il a un mouchoir autour de la tête; on voit quelques traces de sang.

TIMOLÉON, *encore au fond, à Julien qui hésite à entrer.*

Mais viens donc, puisque not' voisine veut bien te recevoir.

JULIEN.

Je me sens mieux, et je ne veux déranger personne.

TIMOLÉON, *le forçant à entrer.*

Rien qu'une minute, qu'on te dit.

JULIEN, *s'arrêtant au milieu de la scène et s'adressant à Cécile, qu'il ne voit que de côté.*

Je vous remercie, mademoiselle, de l'hospitalité que vous daignez m'accorder... Je ne vous importunerai pas longtemps... J'ai eu, en effet, un instant de faiblesse... mais ce n'est rien...

TIMOLÉON.

Ce n'est rien... ce n'est rien... En attendant, assieds-toi là... Tu fais le brave, et tu es pâle comme un mort.

Il le fait asseoir.

LA MÈRE BOUQUIN.

C'est, ma foi! vrai,

Elle passe auprès de Julien et lui témoigne le plus grand intérêt.

CÉCILE, *à part.*

Il souffre... et je ne puis aller à lui!...

Timoléon est allé pendant ces mots remercier les camarades qui étaient au fond, et il redescend après leur départ.

JULIEN, *à Timoléon.*

Tu aurais mieux fait de rester là-bas, où tu pouvais être utile... Es-tu bien sûr que ce pauvre vieillard...

TIMOLÉON.

Le Duvivier?... sauvé, te dis-je!... Ah! nous avons fait là un fameux coup, et qui nous portera bonheur, j' l'ai dans l'idée!

LA MÈRE BOUQUIN.

Comment! ça s'rait vrai que vous auriez sauvé du monde?

TIMOLÉON.

« Venez me voir dès demain, » m'a dit ce brave homme, « et le service que vous m'avez rendu ne » restera pas sans récompense! »

LA MÈRE BOUQUIN.

Et que ça en mérite bien une, de s'exposer comme ça !...

TIMOLÉON.

Ah! dame... c'est qu'il l'a échappée belle!... Heureusement, ce n'est qu'une égratignure...

LA MÈRE BOUQUIN.

Faudrait y faire boire quelque chose... une petite goutte d'eau.

TIMOLÉON.

Merci!... un bon verre de sirop de Bourgogne, à la bonne heure!...

LA MÈRE BOUQUIN.

Je vas y en aller chercher...

TIMOLÉON.

Moi, je vas tâcher de mettre la main sur cette maudite clef... sinon j'enfonce la porte... (*A Cécile.*) Eh bien! mam'selle, est-ce que vous allez vous envoler comme Julien?...

CÉCILE, *cherchant à cacher son trouble.*

Moi!...

TIMOLÉON.

Oh! je conçois votre émotion... Quand on s'intéresse vivement à quelqu'un...

CÉCILE.

Mais, monsieur...

TIMOLÉON.

Chut!... on se tait!... (*Se retournant.*) Mère Bouquin, je profite de votre lumière.

LA MÈRE BOUQUIN.

Je remonte dans l'instant, mam'selle Cécile.

SCÈNE VI.

CÉCILE, JULIEN; *puis* TIMOLÉON, *ensuite* LA MÈRE BOUQUIN.

JULIEN.

Cécile!

CÉCILE.

Ah! mon Dieu!

JULIEN.

Quel nom viens-je d'entendre!... (*Se levant.*) Oh! c'est impossible!... Cécile, que j'ai tant aimée, et dont la disparition m'a coûté tant de larmes!...

CÉCILE, *se retournant.*

Elle est devant vous, Julien.

JULIEN.

C'est toi!... (*Se reprenant.*) C'est vous, Cécile, vous que je retrouve dans une mansarde, sous les habits d'une ouvrière... Qu'est donc devenu ce luxe, cette richesse...

CÉCILE.

Arrêtez, Julien, arrêtez!... On vous a dit et vous avez cru, je le vois, bien du mal de la pauvre Cécile... On l'a calomniée, monsieur, et, je vous le jure, je n'ai pas cessé un seul instant de mériter votre estime.

JULIEN.

Mais cependant vous avez quitté le pays avec... quelqu'un...

CÉCILE.

Je l'ai quitté seule.

JULIEN.

Mais alors, pourquoi ce départ?

CÉCILE.

Oh! c'est un secret que je n'ai confié à personne.

JULIEN.

Mais à moi, Cécile, à moi, vous pouvez le dire.

CÉCILE.

Maintenant... non!... vous ne m'aimez plus, Julien...

JULIEN.

Je ne t'aime plus!...

CÉCILE.

Vous ne devez plus m'aimer... A quoi donc servirait de troubler votre repos... votre bonheur?... Non, Julien, non, je ne le ferai pas! vous me revoyez pour la dernière fois... oubliez cette rencontre; oubliez Cécile... Ne songez plus qu'à remplir les devoirs que vous vous êtes imposés. Quant à moi, je trouverai dans l'accomplissement des miens le seul bonheur que je puisse encore espérer dans ce monde!

JULIEN, *suppliant.*

Cécile!

CÉCILE.

Oh! pas un mot de plus... je vous en conjure!... Et maintenant... adieu, Julien, adieu pour la vie!...

Elle va pour rentrer à droite, Julien se place subitement entre elle et la porte.

JULIEN, *avec force.*

Non, vous ne me quitterez pas ainsi!... Cécile, faites cesser le doute affreux qui me déchire... Parle, je t'en conjure au nom de notre amour, qui vient de se rallumer dans mon cœur avec plus de force que jamais...

CÉCILE.

Cet amour... vous n'avez plus le droit de l'invoquer... et c'est un crime que de m'en parler.

JULIEN.

Un crime!... Mais je ne te comprends pas, Cécile.

CÉCILE.

Eh bien! vous allez me comprendre. (*En ce moment Timoléon reparaît au fond. Il s'arrête à la vue de Julien debout et auprès de Cécile. Il exprime son étonnement et il écoute.*) Quand j'ai su que vous habitiez la même maison que moi, un rayon d'espoir a ranimé mon âme... S'il m'aimait encore, me disais-je!... j'ai voulu m'en assurer, et pour cela j'ai tenté la démarche la plus imprudente... mais j'avais pour excuse un motif si puissant!... enfin, je me suis adressée à votre ami!

JULIEN.

A Timoléon !...

CÉCILE.

J'ai repris les habits du village.

JULIEN.

Grand Dieu !

CÉCILE.

Je vous ai suivi au bal !

JULIEN.

C'était toi, Cécile !

TIMOLÉON, *à part.*

Cécile !

CÉCILE.

Et là, monsieur, j'ai appris de la bouche même de votre ami... l'affreuse vérité qui a failli me coûter la vie.

JULIEN.

Mais qu'est-ce donc, mon Dieu, qu'est-ce donc?

CÉCILE.

C'est...

TIMOLÉON, *s'avançant rapidement.*

Taisez-vous, mademoiselle; oh ! taisez-vous !

JULIEN.

Tu étais là ?

TIMOLÉON.

Ne lui dites pas qu'entraîné par un mouvement de jalousie, bien naturel, puisque j'ignorais qui vous étiez, j'ai osé inventer un affreux mensonge.

CÉCILE *et* JULIEN.

Un mensonge !

TIMOLÉON.

Oui... c'est à moi de tomber à vos pieds et de vous demander pardon du mal que je vous ai fait; car c'est affreux, c'est abominable ! et je devrais me couper la langue, voyez-vous ?

CÉCILE.

Expliquez-vous, au nom du ciel !

JULIEN.

Parle donc... que veux-tu dire?

TIMOLÉON, *les prenant par la main.*

Je veux dire, mes enfants, que si un mot a fait le mal, un mot aussi va le réparer... Oui, mam'selle, oui... séchez-moi vite ces beaux yeux-là, car Julien vous aime, il est libre... il n'est pas marié !

CÉCILE.

Ah ! Julien!

Elle se jette dans ses bras.

TIMOLÉON.

Allons donc !

JULIEN.

Cécile !... ma Cécile !

Il la presse contre son cœur.

LA MÈRE BOUQUIN, *entrant, un verre à la main.*

Ah ! qu'est-ce que je vois ?

JULIEN.

Oh ! je comprends maintenant ce silence qui me désespérait !... Mais rien ne s'oppose plus à ce que je connaisse la vérité, n'est-ce pas?

CÉCILE.

Non, non, plus rien !

LA MÈRE BOUQUIN.

Ah ! c'est pas malheureux, car tout ce que je vois depuis hier est si louche...

CÉCILE.

Tenez, Julien, prenez cette lettre ; je l'avais écrite à notre oncle dans un instant où j'étais bien coupable et bien malheureuse... Prenez ; elle vous dira tout mon secret. (*Julien prend la lettre et va pour l'ouvrir.*) Oh ! pas devant moi !... je vous en prie !

TIMOLÉON, *à Julien.*

Elle a raison, pas devant elle!

CÉCILE.

Allez, Julien, allez, et quand vous aurez lu, vous comprendrez ce que j'ai souffert depuis deux ans !

TIMOLÉON, *à Cécile.*

Vous ne m'en voulez plus, mam'selle!... Oh! c'est que si vous m'en vouliez encore, ce que je mériterais bien, je n'aurais plus qu'à me jeter à l'eau ! (*Cécile lui tend la main qu'il presse avec émotion.*) Filons, Julien, car le jour va bientôt commencer à paraître, et je n'oublie pas le Thomasseau, moi.

JULIEN.

A bientôt, Cécile, à bientôt.

Il sort avec Timoléon.

CÉCILE, *à la mère Bouquin.*

Oh ! venez maintenant, vous qui m'avez servi de mère, venez entendre la confession de votre fille !... Asseyez-vous et écoutez-moi !

Cécile se place auprès de la table. La mère Bouquin va vite prendre une chaise, et revient s'asseoir auprès de Cécile.

ACTE CINQUIEME.

Huitième Tableau.

LA HALLE A CINQ HEURES DU MATIN.

Le théâtre représente une vue du marché des Innocents, prise du coin de la rue de la Poterie. A gauche, le corps de garde. A droite, une grande maison et la boutique d'un herboriste. Au fond, la fontaine, et dans le lointain, la rue Saint-Denis.

SCÈNE PREMIÈRE.

BALAYEURS, PAYSANS, HOMMES *et* FEMMES DU PEUPLE, LA MARCHANDE DE CAFÉ *à deux sous la tasse,* L'INSPECTEUR, etc., etc.

Le jour commence à poindre. Les crieurs se font entendre.

LA MARCHANDE DE CAFÉ.

A deux sous la tasse, le café au lait!... Venez voir la limonadière!... Réchauffez-vous, régalez-vous... c'est tout crème, tout moka.

UN BALAYEUR.

Voyons un peu ça, madame Tortoni.

Il se fait servir ainsi que plusieurs autres.

LA MARCHANDE DE CAFÉ.

Et vous, là-bas?

UN AUTRE BALAYEUR *boiteux.*

Connais pas le café au lait, c'est bon pour les infirmes... Du cassis, d' la *coniac,* du fil en quatre, v'là des liquides comme il faut... à la bonne heure... Formez vos bataillons, et en avant chez Paul Niquet!

TOUS.

Vive Paul Niquet!

Ils se forment en pelotons, en portant armes, avec leurs balais et leurs pelles, et s'éloignent sur la musique. Au moment où ils sortent, Thomasseau paraît au fond, à gauche, comme cherchant son chemin. La Marchande de café s'éloigne aussi. Les Paysans commencent à arriver.

SCÈNE II.

THOMASSEAU, *puis* L'INSPECTEUR.

THOMASSEAU, *cherchant à se reconnaître.*

Bon!... me voilà à la halle, à présent!... à une lieue de chez moi... Je ne retrouverai jamais mon chemin... Vit-on jamais un capitaliste plus infortuné?... Mes scélérats de débiteurs me font empoigner par la garde... un paysan me rosse, et c'est moi qu'on retient au poste pendant trois heures... Je me mets aux aguets à la porte du domicile de mes bohémiens, et je les vois filer, en me bousculant, avant le lever du soleil... aussi, je suis d'une colère!... ils me donneraient soixante pour cent que je les refuserais... Je les ferai coffrer à Clichy, et ils en auront pour leurs cinq ans... Mais comment les rattraper?... m'adresser à la police... ça serait dangereux... Thomasseau, tu as des motifs pour éviter la rue de Jérusalem!... et cependant il faut que je les retrouve! il faut qu'ils payent ou qu'ils aillent à Clichy!

L'INSPECTEUR, *qui a examiné Thomasseau depuis un instant.*

Dites donc, eh! vous... l'ancien... qu'est-ce que vous avez à rôder ici, à pareille heure?

THOMASSEAU.

Moi, monsieur l'inspecteur... je suis un honnête homme, un très-honnête homme.

L'INSPECTEUR.

C'est possible; mais comme rien ne ressemble à un honnête homme comme un voleur...

THOMASSEAU.

Ah! par exemple! un voleur! c'est moi, au contraire, qui suis volé... on m'a pris ma montre et mon parapluie.

L'INSPECTEUR.

Connu, connu... en attendant, allez vous coucher, ou je vous plante au violon.

THOMASSEAU.

Merci, j'en ai assez de violon...

L'INSPECTEUR.

Allons, au large!

THOMASSEAU.

On s'en va, on s'en va... (*A part.*) Il me vient une idée... Oui, c'est cela... oh! je ne suis pas encore battu...

L'INSPECTEUR.

Veux-tu bien partir où je te pince!

Thomasseau se sauve. En ce moment les Marchands de la campagne achèvent d'entrer, ils sont accompagnés de quelques Revendeurs. Guichard est suivi par deux de ceux-ci.

SCÈNE III.

GUICHARD, REVENDEURS.

GUICHARD.

J' vous dis qu' c'est un prix fait... pas un sou d' plus, pas un sou d' moins : vous pouvez bé

prendre à vous deux tout c' qu' y a su ma charrette... d'autant plus qu' c'est le dernier marché qu' vous ferez avec Guichard.

UN REVENDEUR.

Ah! tu te retires du commerce ?

GUICHARD.

Quéqu' ça vous fait? Voyons, prenez-vous, oui ou non ?

LE REVENDEUR.

Allons, tope... ça y est.

Il lui donne de l'argent.

GUICHARD, *brusquement.*

Marci... et bien l' bonjour !

LE REVENDEUR.

Je vois c' que c'est, sournois, tu maries un de tes enfants... p't'et' ben deux.

GUICHARD, *après un mouvement qu'il réprime.*

Si on vous l' demande vous direz qu' vous n'en savez ren.

LE REVENDEUR.

C' n'est pas bien, Guichard, d' parler comme ça à des vieilles pratiques.

GUICHARD.

Vous avez raison, vous n' pouvez pas savoir... Adieu, l's' amis... adieu!

TOUS.

Adieu!

Il leur serre la main. Les Revendeurs s'éloignent, et le commerce entre eux et les gens de la campagne continue au fond du théâtre.

SCÈNE IV.

GUICHARD, *puis* MULOT.

GUICHARD.

J' crains toujours qu'on n' devine mon malheur su ma figure, qu'on n' m'accable d' questions, d' consolations hypocrites... La pitié des indifférents a queuqu' chose qui révolte, qui vous rendrait méchant!... Ah! j' voudrais déjà êt' loin d' cet infernal Paris... I m' semble qu' l'air d' cheux nous m' rafraîchirait le sang... et c'pendant c'est là que j' les ai élevés tous les deux! (*Il essuie une larme, puis changeant de ton brusquement.*) Ah ça, voyons, est c' que Pierre n'a pas bétôt att'lé la carriole?

Il se retourne. Mulot entre en ce moment par la droite.

MULOT.

Ah! je te trouve enfin!

GUICHARD, *avec humeur.*

Qu'est-c' qui m' veut encore?

MULOT.

J'avais promis de te revoir, et me v'là.

GUICHARD.

Oh! i n' fallait pas t' déranger pour ça, pays... t'as t's' affères...

MULOT.

On peut avoir des choses à dire à un ami, qui valent bien la peine qu'on laisse brûler une fournée d' pain aux Parisiens.

GUICHARD, *vivement.*

Est-ce qu' t' aurais découvert la demeure d' Cécile... est-ce qu'all' mariterait encore l'amiquié d' son vieil oncle?... oh! qu' j'aurais donc d' plaisi' à tout lui bailler et à déshériter c' gueux d' Julien!

MULOT.

Tout ça vieux, c'est des mots; il faut être bon, il faut être doux envers les siens, et je t'ai amené un jeune homme du pays qui, j'espère, te fera entendre raison.

GUICHARD, *étonné.*

Un jeune homme du pays?

MULOT, *allant à droite.*

Approchez, jeune homme, et n'ayez pas peur.

SCÈNE V.

LES MÊMES, JULIEN, *vêtu de la blouse de paysan.*

GUICHARD, *le voyant entrer.*

Julien!

JULIEN.

Oui, mon oncle, Julien qui a retrouvé chez votre ami ces habits qu'il n'aurait jamais dû quitter.

GUICHARD.

Je n' vous connais plus.

MULOT.

C'est ton neveu, Guichard.

GUICHARD.

Lui! c'est un mauvais cœur, un mauvais naturel... un ingrat!

MULOT.

Guichard!

JULIEN.

J'ai mérité tous ces reproches, monsieur Mulot! mais peut-être n'est-il pas trop tard pour le repentir... peut-être le frère de mon père consentira-t-il à m'entendre, si je lui dis : « Mon oncle, je ne veux plus être ni lâche ni fainéant : je n'ai plus rien, mais il me reste des bras, donnez-moi de l'ouvrage. »

GUICHARD, *un peu ému.*

C'est ça, parce que monsieur est poursuivi, qu'il n' sait pus maintenant où donner d' la tête, il veut v'ni vivre à mes crochets.

JULIEN, *vivement.*

Oh! je vous jure, mon oncle, que pour moi je ne demanderais rien à celui que je n'ai pas cessé de chérir, mais que j'ai tant offensé.

GUICHARD, *à Mulot.*

Au moins il s' rend justice.

JULIEN.

Mais un devoir sacré... un secret que cette nuit m'a révélé... Mon oncle, je ne suis pas seul au monde, deux existences sont maintenant attachées à la mienne.

GUICHARD.

Qu'est-ce que j'entends-là, mon bon Dieu!...

JULIEN.

Oui, dussiez-vous m'accabler de votre colère, j'avouerai tout... Si je vous supplie de m'accorder du travail, c'est pour donner du pain à mon enfant et à sa mère.

GUICHARD, *avec explosion.*

Une femme et un enfant!... ah! j'en mourrai du coup, c'est sûr.

MULOT, *bas, à Julien.*

Courage, courage!

GUICHARD.

Et tu crois, brigand qu' t' es, qu' tu vas m'attendrir!

JULIEN.

J' crois, mon oncle, que vous ne voudrez pas nous réduire au désespoir... elle et moi...

GUICHARD, *avec colère.*

Elle!... qui ça elle?

JULIEN, *avec hésitation, et d'une voix émue.*

Quand j'étais au village, comblé de vos bienfaits, j'aimais une jeune fille et j'avais eu le bonheur de m'en faire aimer...

GUICHARD.

Un' jeune fille!... cheux nous?...

JULIEN.

Je lui avais fait les promesses les plus sacrées, et lorsque je quittai le pays, non-seulement j'étais coupable envers vous de la plus noire ingratitude, mais j'abandonnais encore celle dont j'avais si indignement trompé l'amour et la confiance...

GUICHARD.

Une séduction, misérable!.. Mais je n' vois point au pays... d' famille...

JULIEN.

A son tour, elle quitta le village...

GUICHARD.

Après, après?...

JULIEN.

Elle devint l'objet du mépris de tous ceux qui l'avaient connue, car tous ignoraient le motif qui avait guidé la pauvre jeune fille... Le moment était venu où il fallait qu'elle se cachât à tous les yeux si elle ne voulait faire mourir de honte celui qui lui avait servi de père... Ah! je n'ai pas la force d'achever...

GUICHARD.

Continue, continue... All' n'est pas morte, n'est-ce pas?...

JULIEN.

Oh! non, grâce au ciel... Pour assurer l'existence de notre enfant, dans ce Paris où le salaire est si faible pour la pauvre ouvrière, elle travaillait tout le long du jour, et pendant ces nuits que je passais lâchement au milieu des plaisirs, elle travaillait encore, et ne cessait de travailler que pour prier et obtenir le pardon du ciel, et celui du parent qui, tous deux, nous avait recueillis orphelins et nous avait servi de père!...

GUICHARD.

Ça s' pourrait!... ah! Cécile, ma Cécile!... où est-elle?... Rends-la-moi, ma Cécile... Où est-elle? où est-elle?

SCÈNE VI.

LES MÊMES, CÉCILE, LA MÈRE BOUQUIN.

La mère Bouquin et Cécile sont entrées sur les derniers mots de la scène précédente; Cécile n'ose avancer, mais Mulot a été la rassurer, et elle s'avance sur les mots prononcés par Guichard.

CÉCILE, *tombant à genoux.*

A vos pieds, mon oncle! ..

GUICHARD.

Dans mes bras, dans mes bras, mon enfant... oh! n' pleure pas... j' te pardonne, tu as été si malheureuse!...

Il la tient embrassée.

CÉCILE, *montrant Julien.*

Et lui, mon oncle?

GUICHARD.

Lui!... oh! il mériterait... (*Cécile fait mine de lui mettre la main sur la bouche.*) Allons, viens aussi, enfant prodigue...

Il le presse aussi dans ses bras.

UN REVENDEUR.

Eh ben! qu'est-ce que je disais?

GUICHARD.

Eh ben oui!... t'avais raison... je marie mes enfants!... (*Tous les paysans se rapprochent, reconnaissent Julien; lui serrent la main.*) Ah! Mulot!... v'là le plus beau jour de ma vie qui commence. Mais partons, partons vite... car vot' Paris m' fait peur, mêm' le jour!

MULOT.

Tiens, c'est vrai!... v'là le grand jour!

JULIEN, CÉCILE *et* GUICHARD.

Partons, partons!... Adieu, amis!..

Pendant ce qui précède, le soleil a commencé à se montrer au-dessus des maisons de la rue Saint-Denis. Thomasseau, suivi de deux Gardes du commerce, s'avance et il retient Julien au moment où il remonte la scène avec son oncle et Cécile.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, THOMASSEAU, *puis* TIMOLÉON.

THOMASSEAU.

Le soleil est levé!... Je vous arrête, monsieur Julien Guichard.

TOUS.

L'arrêter!...

CÉCILE.

Grand Dieu!

GUICHARD.

L' brigand d'usurier!

THOMASSEAU.

Et quant à votre compagnon...

TIMOLÉON, *lui mettant la main sur l'épaule.*

A son tour il vous arrête... monsieur Morin!

TOUS.

Morin!...

THOMASSEAU, *effrayé.*

Monsieur, je ne m'appelle pas Morin; mon nom est Thomasseau!

TIMOLÉON.

Tu es Morin, te dis-je, Morin l'escroc, le banqueroutier.

TOUS.

Un banqueroutier!

TIMOLÉON.

Morin qui a volé cent mille francs à mon père... Heureusement que ce brave homme de Duvivier, que nous avons sauvé dans l'incendie, m'a mis sur tes traces... (*montrant des papiers*) et maintenant c'est toi qui me dois quatre-vingt mille francs!

TOUS, *riant.*

Ha! ha! ha!

THOMASSEAU.

Je vous jure que vous me prenez pour un autre...

Il veut s'esquiver.

GUICHARD, *se plaçant devant lui.*

Un moment; on ne s'en va pas comme ça!

TIMOLÉON.

Monsieur le garde du commerce, vous ne serez pas venu pour rien; voici le jugement en règle... faites avancer le fiacre et conduisez monsieur à Clichy, où il voulait nous mettre!

JULIEN.

Timoléon, je suis maintenant ton débiteur...

TIMOLÉON.

Qu'est-ce que c'est que ces mots-là?... Je t'ai mangé dix mille francs de l'héritage de ton père, j'en paye dix pour toi, quitte à quitte...

GUICHARD, *lui serrant la main.*

Mauvais sujet, vous avez du bon.

TIMOLÉON.

Mais d'après ce que je vois on va retourner au village?

GUICHARD.

Et vivement!... Pierre, la carriole!

TIMOLÉON.

Eh bien! j'en suis... je m'invite à la noce. Allons chaud!... Fonctionnaires publics, coffrez-moi monsieur.

Il montre Thomasseau.

GUICHARD.

Et nous, au pays.

TOUS.

Au pays!... adieu, amis; adieu, Guichard!

On a fait avancer un fiacre, les Gardes du commerce y montent avec Thomasseau. En même temps la charrette de Guichard a été amenée par Pierre. Guichard monte sur le siége, Cécile se place à côté de lui, Julien est derrière et Timoléon se place debout sur le banc de la charrette qui est entourée par tous les paysans.

TIMOLÉON.

Monsieur le garde du commerce, emportez notre prisonnier!

GUICHARD.

Moi, j'emporte mon trésor.

TOUS.

Adieu!... adieu!

Le fiacre s'éloigne. Guichard fouette son cheval. L'orchestre joue l'air: *Je vais revoir ma Normandie.*

FIN.

PARIS. — IMPRIMERIE DE Ve DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, 46.